

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



Mon grand Louis (yes Comy)  
(4)

# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

219 *x*

dix-neuvième année

Mars 1972

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie .....	45 F	23 F
Etranger .....	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

---

**Abonnements - Correspondances - Envol de textes**

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*1 F pour tout changement d'adresse*

---

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

---

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

MARS 1972

---

---

## SOMMAIRE

L'homosexuel face au service militaire, propos recueillis par ANDRÉ KERIEN .....	109
Paul Léautaud ou la bisexualité, par ANDRÉ-MICHEL CALAS .....	116
Mon Grand Louis ( <i>suite</i> ), par YVES CERNY .....	121
La séduction, par PIERRE FONTAINE .....	129
Mort à Venise, par CAMILLE NIMANDE .....	136
LIVRES :	
<i>La société, le sexe et la loi</i> , de P. ANSART et A.-M. DOURLÉN-ROLLIER .....	144
<i>Claire ou la Forêt noire</i> , de SALAMANDRA .....	147
CINÉMA :	
<i>Les Garçons de la Bande</i> , de W. FRIEDKIN .....	149
<i>Rendez-vous à Bray</i> , de A. DELVAUX .....	150
<i>Télévision</i> .....	152
<i>Télévision allemande</i> .....	153

## **DIEU LES AIME TELS QU'ILS SONT**

Pastorale pour les homophiles  
(traduit du néerlandais)

« *A quelle destinée chrétienne  
les homophiles sont-ils appelés ?* »

Ed. Fayard — 110 p. — 13 F

---

---

HENRI TROYAT

### **LA PIERRE, LA FEUILLE ET LES CISEAUX**

« *Il recueille les garçons errants...  
puis, un jour, surgit Aurelio...* »

Ed. Flammarion — 281 p. — 28 F

---

---

YUKIO MISHIMA

### **CONFESSION D'UN MASQUE**

« *Dans ce roman plus ou moins autobiographique  
l'un des plus grands écrivains contemporains du Japon  
est en lutte contre ses penchants homosexuels* »

— N.R.F. — 23 F

---

---

ANGELO OREZZA

### **LE GRAND AMOUR**

« *Angelo... et son irrésistible penchant  
pour les garçons qu'il a parfois combattus  
et auxquels il s'est parfois abandonné avec bonheur* »

N.R.F. — 32 F

# L'HOMOSEXUEL

## FACE AU SERVICE MILITAIRE

*La France est ainsi faite. Si l'homophilie est encore un sujet tabou pour sa presse, son cinéma et son théâtre, il y a aussi l'armée, la police... On ne sera donc pas étonné si nous publions un texte sur l'armée et l'homophilie... mais en Belgique.*

*Nous remercions très vivement la Direction de Rond-Point, le magazine édité par le C.C.L. de Belgique, de vouloir nous permettre cette reproduction.*

*Nous remercions très particulièrement le médecin militaire qui a accepté cette publication et André Kérien de ce passionnant dialogue.*

*Les Arcadiens français trouveront matière à réflexion dans les pages qui suivent.*

ARCADIE.

Qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, tous les garçons belges se posent un jour la question du service militaire.

L'homosexuel, minoritaire aussi bien dans une chambrée que dans la société, peut se poser des questions au sujet de son adaptation à la vie militaire. Comment va-t-il réagir devant le groupe de jeunes gens avec lesquels il devra vivre pendant douze mois ou plus ? Sera-t-il reconnu ? Ne sera-t-il pas un objet de risée pour ses compagnons de chambrée ? Va-t-il déclarer ses tendances à l'un ou l'autre de ses compagnons, ou devra-t-il porter un masque pendant toute cette période ? Devra-t-il aussi sortir avec des filles, pour faire comme les autres ?

On comprend dès lors que certains jeunes homosexuels essaieront d'être exemptés du S.M., d'autant plus que

d'autres homosexuels, souvent mal renseignés, les inciteront à déclarer leur homosexualité lors de leur séjour au Centre de Recrutement et de Sélection (C.R.S.) parce que, paraît-il, l'homosexualité est une raison majeure pour être exempté.

Pour connaître exactement l'attitude des autorités militaires vis-à-vis de l'homosexualité, nous avons interviewé un médecin neuro-psychiatre du C.R.S., à la caserne du Petit Château à Bruxelles.

Les réponses du médecin militaire représentent la façon de penser d'un pool de neuro-psychiatres militaires.

Ront-Point. — Lorsqu'il se présente au C.R.S., qu'implique pour un futur milicien la déclaration qu'il est homosexuel ?

Le médecin. — A l'armée, l'homosexualité est considérée comme un problème médical et fait partie des causes physiques.

En principe, lorsqu'un milicien se déclare homosexuel, cela nécessitera une mise en observation à l'hôpital militaire, soit de Bruxelles, soit d'Anvers, étant donné qu'il n'est pas possible ici au Petit Château, vu le peu de temps dont on dispose pour les examens, de faire un bilan de la personnalité du milicien.

Mais ce n'est pas parce qu'il est homosexuel ou parce qu'il déclare être homosexuel que le milicien est nécessairement regardé sous un jour défavorable. L'homosexualité en soi ne joue aucun rôle, mais c'est un indice.

En nous basant sur une foule d'indices, nous essayons de faire un pronostic sur l'adaptabilité du garçon à la vie militaire ; c'est plus un facteur d'adaptation que d'aptitude.

De ce fait, le garçon va être envoyé à l'un ou l'autre des hôpitaux militaires, ce qui va permettre non seulement des investigations psychiatriques et psychologiques plus approfondies, mais également d'observer sa manière de vivre, sa manière de contacter les autres et de s'adapter à un premier échantillon de la vie militaire avec horaire de lever, problèmes de nuitées, etc... Tout cela doit servir de révélateur quant à la personnalité du garçon et aux problèmes qu'il risque de rencontrer en cours de S.M.

Rond-Point. — La déclaration d'homosexualité implique-t-elle toujours une mise en observation ?

Le médecin. — En principe, oui, parce qu'il s'agit d'une option lourde de conséquences. Le fait d'être homosexuel ne doit pas, mais peut toujours poser de gros problèmes d'adaptation au genre de vie militaire.

De quel droit regarderait-on un jeune homme comme inapte du point de vue médical, c'est-à-dire comme inférieur au point de vue santé, ou comme incapable de s'adapter à la vie militaire, du seul fait qu'il se déclarerait homosexuel ?

Dès lors, la décision d'aptitude ou d'inaptitude doit être fondée le plus possible sur un maximum de constatations objectives, et ce, d'autant plus que nous ne disposons pas de critères objectifs pour faire le diagnostic d'homosexualité, mais seulement de critères d'adaptabilité à la vie militaire.

Rond-Point. — Après cette mise en observation à l'hôpital militaire, arrive-t-il que certains homosexuels soient considérés aptes au S.M. ?

Le médecin. — Oui, cela arrive.

Rond-Point. — N'est-ce pas un handicap pour la vie future d'un milicien homosexuel si les supérieurs militaires de l'unité apprennent son homosexualité par le dossier du C.R.S. ?

Le médecin. — Non ; les supérieurs autres que médicaux n'ont pas accès au dossier du C.R.S. Si les supérieurs de l'unité apprennent par d'autres voies que le milicien est homosexuel, ils ne peuvent lui en tenir rigueur d'aucune façon, pourvu que le milicien ne trouble pas la discipline. La vie privée du milicien ne regarde personne d'autre que lui, à lui de ne pas la mettre en contradiction avec la discipline militaire. Si le milicien ne parvient pas à tenir ces deux aspects séparés, il doit être considéré comme inapte, si possible dès avant son incorporation.

Rond-Point. — La déclaration d'homosexualité n'est donc pas une raison suffisante pour qu'un garçon soit exempté du S.M. ?

Le médecin. — Certainement pas. D'ailleurs, pourquoi et en vertu de quels critères l'homosexuel n'aurait-il pas le droit de faire son S.M. ? Ce n'est pas parce qu'on est homosexuel qu'on n'aurait pas le droit de faire son S.M. ou même de faire une carrière militaire. Les critères d'exemption ne sont pas liés à l'homosexualité, mais à la personnalité de l'individu.

Rond-Point. — Certains garçons, non homosexuels, croient qu'ils seront exemptés du S.M. parce qu'au C.R.S. ils se déclareront homosexuels.

Le médecin. — L'homosexualité comme telle n'est ni une raison pour éviter le S.M., ni une raison pour empêcher

l'entrée au S.M. S'il en était autrement, n'importe qui pourrait prétendre être homosexuel pour être exempté du S.M.

L'expérience a été faite aux Etats-Unis : tous les homosexuels étaient systématiquement écartés de l'armée. Mais on a dû suspendre cette mesure : trop de soi-disant homosexuels, donc trop peu de miliciens.

Donc il n'est pas suffisant de se déclarer homosexuel pour être réformé. Cependant, le fait de simuler ou de dissimuler une maladie crée un nouveau problème pour lequel on peut éventuellement décider l'inaptitude. Le fait de vouloir induire les examinateurs en erreur peut donner une suspicion sur l'adaptabilité au S.M.

Rond-Point. — Certains homosexuels exemptés du S.M. ont eu l'impression d'avoir été observés d'une manière très superficielle.

Le médecin. — Dans certaines circonstances, l'examen à l'hôpital militaire peut se résumer à un entretien avec un psychiatre, mais en général, cet entretien est accompagné de tests psychologiques et d'investigations physiques.

Il arrive que le sujet ait gardé l'impression d'avoir perdu beaucoup de temps à l'hôpital militaire, parce que sur les quelques jours qu'il y est resté, il n'a eu qu'un entretien avec un médecin, éventuellement même sans examen physique.

Le séjour à l'hôpital militaire est aussi utilisé à observer le comportement du sujet en chambrée, en groupe, vis-à-vis de l'autorité, etc...

De plus, une partie de ce temps est consacrée à la rédaction et à la transmission du rapport d'observation qui doit être terminé avant que la recrue quitte l'hôpital militaire.

De toute façon, selon la loi, le temps maximum que les recrues peuvent passer à l'hôpital militaire est de quinze jours ; mais ces quinze jours ne sont pas exploités si possible du fait que les hôpitaux militaires sont surchargés ; il y a peu de places libres et il faut faire place aussi vite que possible.

Rond-Point. — La décision du Conseil de Révision est-elle définitive et sans appel ?

Le médecin. — La décision du Conseil de Révision est définitive et sans appel, que ce soit pour l'aptitude ou pour l'inaptitude.

Cependant, à côté de la Commission décidant de l'aptitude ou de l'exemption, il y a encore une Commission d'Appel qui peut décider de la réforme.



Nous ne voyons d'ailleurs pas pourquoi l'homosexuel n'aurait pas droit comme les autres de faire son S.M. Il n'y a aucune raison de jeter sur lui un discrédit ou de le considérer comme un être inférieur ou à part, sauf si lui-même se présente comme tel. L'homosexuel qui se particularise en venant au C.R.S. en travesti ou en jouant de ses charmes, pose des problèmes et risque d'en poser dans n'importe quel cadre et de perturber une discipline. Ce comportement nous met l'esprit en éveil et on peut se demander comment ce garçon pourra s'intégrer à la vie de l'unité.

Rond-Point. — Est-ce pour aider l'homosexuel ou pour protéger le groupe hétérosexuel d'une éventuelle contamination homosexuelle que certains homosexuels sont exemptés du S.M. ?

Le médecin. — Oui, c'est aussi pour aider l'homosexuel, pour ne pas le mettre dans des circonstances difficiles.

C'est parfois pour protéger le groupe hétérosexuel, je ne dirai pas d'une éventuelle contamination, mais plutôt pour éviter de perturber la discipline ou l'atmosphère paisible que l'on doit quand même essayer de faire régner dans une chambrée, par exemple.

Le problème de la contamination est un problème extrêmement délicat pour lequel il n'y a pas encore d'accord scientifique. Ici, ce problème s'adresserait plutôt à des congénères de même âge et non pas à des plus jeunes : alors, peut-on encore parler de contamination ? car finalement l'âge minimum pour être au S.M. c'est tout de même dix-huit ans, même en avançant son appel d'un an.

Rond-Point. — La majorité des homosexuels ont pourtant fait leur service militaire !

Le médecin. — Tant mieux, c'est une preuve qu'ils sont équilibrés. Bien sûr il y en a peut-être qui ont préféré ne pas signaler leur homosexualité, mais sont-ils obligés de le faire ? Est-ce une maladie, une infirmité, un handicap ? Pas nécessairement.

Le même problème se pose pour les enfants qui relèvent du Juge de la Jeunesse. Ces garçons ne sont pas obligés de nous dire qu'ils sont dans cette situation et nous ne sommes pas informés par la bande de leur situation ; ces jeunes n'ont pas de casier judiciaire. Nous pouvons bien sûr leur demander de nous exposer leur situation ; mais ils ne sont pas obligés de nous répondre. De même les homosexuels ne sont pas tenus de nous révéler leurs tendances et nous ne le demandons que quand il y a des indices.

Donc, que la majorité des homosexuels aient fait leur S.M., tant mieux, cela prouve que la majorité d'entre eux ne sont pas des olibrius, ou des dérangés et si en plus ils ont fait un service en tout bien tout honneur, sans rencontrer de difficultés, c'est encore une preuve supplémentaire.

Rond-Point. — Pour viriliser certains homosexuels ne serait-il pas utile qu'ils fassent leur S.M. ?

Le médecin. — Il faut avant tout faire une petite remarque quant à l'expression « viriliser les homosexuels ». Je ne crois pas que cela soit si facile. Il faut savoir que l'Armée et le S.M. ne sont pas un centre d'éducation, même si l'Armée reprend beaucoup des rôles du Ministère de l'Education Nationale, notamment en matière d'analphabétisme et de formation civique ; mais ce n'est pas le rôle de l'Armée.

Deuxième aspect : viriliser quelqu'un qui a les possibilités de se viriliser mais qui n'a pas eu l'occasion de le faire est une chose positive et je crois que là, l'Armée peut dans certaines circonstances être une occasion d'épanouissement pour certains garçons, entre autres certains homosexuels qui ne seraient pas assez virils. Mais si ces garçons ne présentent pas les possibilités de se viriliser, toute tentative dans ce sens ne peut que représenter une difficulté supplémentaire pour eux et leur rendre la vie plus difficile.

Il y a un troisième point : la décision concernant l'aptitude ou non au S.M. dépend des experts médecins et entre autres psychiatres, qui ne savent jamais d'avance dans quelle unité et sous les ordres de quels supérieurs la recrue va faire son S.M. Ces supérieurs peuvent être d'excellents pédagogues et meneurs d'hommes, mais ils peuvent aussi être d'un style assez rude, ce qui dans certains cas peut rendre la vie plus difficile et nuire à la recrue plutôt que lui rendre service. De là à demander pour certains homosexuels de remplir certaines fonctions plus particulières ou d'être incorporés dans telle unité, je ne crois pas que ce soit une mesure favorable et du moment qu'ils sont aptes, il faut considérer les homosexuels sur le même pied que les autres garçons.

(à suivre)

Propos recueillis par  
ANDRÉ KERIEN.

# PAUL LÉAUTAUD

## OU LA BISEXUALITÉ

par ANDRÉ-MICHEL CALAS.

On fête en 1972 le centième anniversaire de la naissance de Paul Léautaud, écrivain français, comme on a fêté celui de Marcel Proust, d'André Gide et de Paul Valéry.

C'était un homme pittoresque, un peu désuet, d'un autre siècle. Quelques années avant sa mort, il refusait de se servir de l'électricité, s'éclairait à la bougie et préférait la plume d'oie aux stylos à bille. Témoin de son époque, ses chroniques ont la brutalité, la saveur et le raccourci élégant qu'avaient ses propos dans la vie : elles le devaient peut-être à la manière dont il écrivait :

— Si je lave dans ma cuisine mon linge et que l'inspiration me vient, je lâche ma lessive, je saisis un crayon et je note ma trouvaille sur un coin du buffet.

Son importance dans les lettres contemporaines, il la doit à sa personnalité, à son caractère : son non-conformisme, son courage, le peu de respect qu'il avait de toutes les conventions, sociales, mondaines, nationales et sexuelles.

En vieillissant, il s'était aigri mais cette dureté, cet égoïsme cachaient mal parfois une sensibilité vive et refoulée qu'il gardait au fond de lui-même. Robert Mallet, aux cours des entretiens radiophoniques (qui rendirent Léautaud célèbre, alors que pendant cinquante ans il n'avait été connu que d'un petit nombre d'initiés), prit une peine infinie pour lui faire avouer qu'il n'était pas aussi mauvais qu'il prétendait l'être et qu'il prenait un malin plaisir à se faire plus noir, par une sorte de masochisme.

Son enfance fut malheureuse. Il est né à Paris le 18 janvier 1872 d'un père qui était acteur, puis « souffleur » à

la Comédie Française et d'une mère qui l'abandonna à l'âge de trois jours. Sa mère et la sœur de celle-ci avaient partagé le même soir le lit de son futur père :

— Vous savez Firmin Léautaud, lui dit-on plus tard, il lui arrivait de coucher avec deux femmes à la fois et de les sauter trois ou quatre fois chacune sans se faire prier.

Le fils devait tenir du père ! En tout cas, son enfance fut solitaire et malheureuse :

— Mon père m'emmenait au Théâtre Français, chaque jour du Premier de l'An, depuis mes cinq ans et jusqu'à treize ans et là, sous la menace des claques, il m'envoyait souhaiter la bonne année à toutes ces dames sociétaires. C'était un martyre pour moi..., alors je recevais de l'argent et quelquefois jusqu'à 500 francs et lui empochait tout ça.

Cette enfance malheureuse explique sa férocité, son goût de la révolte et de la solitude. Et pourtant, il est d'une sensibilité extrême qu'il cache. Il pleure en écoutant Mozart et il note :

— Comme j'ai un cœur sensible !

Ou plus tard :

— Personne ne m'aura connu. J'aurais été sous mon rire le désenchantement, le désespoir complet. Je ne l'ai jamais exprimé par pudeur, par crainte du ridicule. J'hésite même à le noter dans ce coin de journal... Je crois que lorsque je suis en société, je suis drôle, amusant, j'ai des réparties. On trouve que je suis très spontané. Mais chez moi, je me foutrais à l'eau quand je me retrouve seul.

Solitaire, misanthrope, il reporta sur les animaux la tendresse qu'il ne savait pas donner aux hommes. En 1910, il possédait déjà quatre chiens ; il habitait alors passage Stanislas. Son propriétaire se risqua un jour à lui dire :

— Cher Monsieur Léautaud, je suis enchanté de vous avoir comme locataire mais j'avoue que je ne vous garderai pas si vous ne voulez pas vous débarrasser de ce grand chien.

Léautaud lui répondit :

— Je suis désolé, Monsieur, mais je préfère me débarrasser de vous plutôt que de ce chien.

Et il alla habiter à la campagne, à Fontenay, dans une villa entourée d'un jardin. Il a eu dans sa vie quelque trois cents chats, cent cinquante chiens, une guenon, une chèvre et une oie.

Souvent ses bêtes lui permirent de se venger de ceux qu'il n'aimait pas, les littérateurs et surtout les femmes de

lettres, en particulier la poétesse Mme Aurel (exécrable poétesse mondaine dont aucune œuvre n'est restée). Il baptisa son oie Aurel. Il fustigea le compagnon de Mme Aurel, Alfred Mortier. Ce dernier, furieux d'une critique sévère de ses pièces, prétendit l'avoir rossé. Léautaud rectifia :

— Il ne m'a jamais assommé qu'avec ses tragédies !

Il n'appréciait guère l'œuvre poétique de Paul Fort ou du moins il ne sut pas résister au plaisir de faire un mot au sujet des poèmes de Paul Fort. Il offrit à sa chienne Barbette les vingt volumes de Paul Fort sous prétexte que l'animal adorait déchirer du papier et il s'écria :

— On a rarement vu une œuvre littéraire être autant appréciée.

Il avait de l'esprit comme quatre, la répartie facile et mordante. Un médecin qui le rencontrait tous les matins sur le quai de la gare s'inquiéta de le voir vivre dans la même pièce que ses bêtes :

— Vous savez que c'est très malsain.

Léautaud l'envoya promener :

— Je vois, lui dit le médecin, que vous êtes un disciple de Molière.

Et l'écrivain de répondre tout de go :

— Je ne sais si je suis un de ses disciples mais je suis certain que vous êtes un de ses personnalités !

Lorsque Georges Duhamel lui apprit que le professeur Nicolle, célèbre médecin, partisan de la vivisection des bêtes, venait de mourir dans de grandes souffrances, Léautaud lui cria :

— J'en suis ravi.. vous entendez, ravi. J'aurais assisté à son agonie, je ne lui aurais pas donné un verre d'eau.

Il a écrit sur les bêtes des pages plus belles que celles que Colette a consacrées à ses chats et à ses chiens. De sa chienne Barbette, Léautaud dit :

— Je suis troublé, touché aussi, comme jamais je ne l'ai été souvent dans ma vie par le regard des bêtes, quand je vois ce regard attaché sur moi, si plein de choses et qui ne peuvent s'exprimer.

De la mort de son griffon, Singe :

— Alors à genoux auprès de lui, plein de sanglots, le visage presque sur son corps, je le caressais, je lui parlais, je l'appelais comme s'il eût pu m'entendre encore : « petit

bonhomme, petit bonhomme ». Je ne trouvais que ces mots dans mon chagrin.

En vieillissant Paul Léautaud aimait de moins en moins les êtres humains, mais il gardait une certaine tendresse pour l'humanité en général puisqu'il restait pacifiste et détestait la guerre. Du front, son ami Louis Pergaud lui avait écrit : « Ici, on tue les Boches comme des lapins. » Pergaud fut à son tour tué. Alors Léautaud ne put se retenir de penser : « Eh bien, il est probable qu'il y a eu de l'autre côté un Boche qui en disait autant et qui tuait les Franzöze (les Français) comme des lapins. » Il souhaitait que « quand il y a un million d'hommes des deux côtés, ils disent à ceux qui veulent les envoyer à la guerre, allez donc vous faire foutre... ».

Célibataire, Léautaud a eu des maîtresses : Jeanne Marié, Georgette, Blanche Blanc et la dernière qu'il surnomma Le Fléau. Rarement, on a vu pourtant un homme aussi misogyne. Il prêtait aux femmes tous les défauts.

— Elles sont frivoles, volages, oui et hypocrites, inconsistantes et intéressées, répondait-il à Robert Mallet. Ce sont des créatures inférieures.

Au théâtre, à une femme du monde dont l'énorme chapeau l'empêchait de voir la pièce, il cria :

— Madame, je tiens seulement à vous faire compliment. Il n'y a vraiment que les femmes pour prendre soin de si bien couvrir ce dans quoi justement il n'y a rien.

S'il n'aimait pas les femmes, il aimait passionnément faire l'amour avec elles. Mais ce qu'on ignore généralement, c'est son non-conformisme sexuel. Pour lui l'orthodoxie des mœurs n'avait pas de sens. Il était curieux de tout dans le domaine de la sexualité et il illustre magnifiquement cette théorie de la *bisexualité* qu'a mise à la mode le grand psychanalyste Freud. En voici la preuve. Elle est dans un de ses dix-neuf volumes du *Journal littéraire* que presque personne ne lit. Léautaud a alors trente-deux ans. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'une erreur de prime jeunesse. A trente-deux ans, un homme sait ce qu'il aime et ce qu'il fait :

— Samedi 17 septembre. 9 heures du soir, Place de l'Etoile à la porte du métro. Deux gamins. Je les regarde. Ils se séparent. Je continue à les regarder. L'un d'eux, assez bien de visage qui avait fait une cigarette, vient comme je fumais, me demander du feu. En lui en donnant, je lui

demande pourquoi son camarade l'a quitté. Il me répond qu'il attend quelqu'un. Je demande : « monsieur ou dame ? ». Il me répond : « un monsieur, un Anglais ». Je continue à le questionner : « pourquoi faire » ? Il me répond qu'il n'en sait rien. Je lui dis : « Voyons, comprenez-vous ce que je veux dire ? » Il me regarde en souriant et me répond « oui ». Je lui dis : « alors vous marchez ? ». Nouveau oui. Je lui dis : « Bon, mais comment vous arrangez-vous, où va-t-on ? » Il appelle alors son camarade qui vient et indique ou le Bois ou je ne sais quel hôtel, loin, rue Saussure. En route tous les trois vers le Bois, toute l'avenue du Bois. Jolie conversation. Ils ont l'un seize ans, l'autre dix-sept. *Celui avec lequel j'ai l'intention...* (c'est moi qui souligne mais c'est Léautaud qui met les points de suspension) est décidément d'une assez gentille figure, l'air d'avoir quinze ans. Arrivés à la porte du Bois, des craintes me prennent. Station sur un banc. Anecdotes salées. Je leur raconte le conte des bottes, des conteurs Italiens. Projet de venir chez moi. Nous nous dirigeons vers le métro. Puis je réfléchis, qui sait si mon adresse connue, ils ne me relanceront pas. Nous remontons à la Place de l'Etoile. Toutes mes réflexions quant aux risques à courir m'avaient un peu refroidi. D'ailleurs ces jeunes complaisants n'étaient que pour des plaisirs innocents, bouche ou main. Le reste ? encore vierges. Sous prétexte d'aller à une vespasienne, je cherche à m'esquiver. Ils me rattrapent, me font une petite scène, bien justifiée d'ailleurs. Je les avais gardés pendant deux heures pour rien en somme. Leur soirée perdue. Je suis repris du désir de les utiliser, au moins un, celui qui me plaisait. Puis l'heure, mes inquiétudes revenues. Bref nous nous séparons, Place de l'Etoile, étant convenus d'un rendez-vous pour le lendemain dimanche ou sur le surlendemain lundi entre 8 h 30 et 9 heures place de la Madeleine. »

Le *Journal Littéraire* ne dit pas ce qui se passa le dimanche ou s'il se passa quelque chose les autres jours. On comprend en tout cas que Léautaud n'ait jamais reproché à André Gide, auquel il n'épargna pas les sarcasmes, la singularité de ses goûts !

ANDRÉ-MICHEL CALAS.

---

A lire ou à relire : *Journal Littéraire*. Editions Mercure de France.  
— « Entretiens avec Robert Mallet ». Editions Gallimard.

## MON GRAND LOUIS

La rencontre sportive a eu lieu entre les équipes du lycée et de l'école normale et M. Vorez a offert aux joueurs et à leurs camarades des grandes classes (une soixantaine de gars en tout) un « goûter dinatoire » qu'ils ne sont pas près d'oublier... (1).

Entouré par Louis, l'ami incomparable, et Bertrand, le camarade élu, mais aussi par les deux premiers chauffeurs de la Maison Vorez, Francis, le bel athlète blond, et Antoine, le copain de toujours, Henri a passé une soirée exceptionnelle au cours de laquelle, incidemment, il a appris que son père, estimant excessive la sanction prise contre Oliviéri, est intervenu pour le faire admettre au Prytanée de La Flèche. Henri note sur son cahier de souvenirs :

*Pagès se pencha, sa bouche effleura mon oreille et il me glissa : « Je le savais ! » J'étais si heureux qu'il me sembla qu'il m'avait embrassé.*

### — IV —

On ne raconte pas une année de bonheur, pas plus, paraît-il, qu'on ne fait de bonne littérature avec de bons sentiments. Tout au plus peut-on en jalonner le cours de quelques souvenirs particulièrement marquants : Henri recevant chez lui Pagès pour la première fois ; Henri sortant pour la première fois en voiture entre Antoine et Pagès (« J'aurais aimé continuer ainsi toute ma vie, conduit par l'un, protégé par l'autre, heureux, au surplus, de leur bonne entente ») ; M. Vorez et Henri ramenant Pagès chez ses parents, un dimanche, à Saint-Polin.

---

(1) Voir *Arcadie* n<sup>os</sup> 216-217-218.

Mme Pagès était venue, aussi, un jour, chez les Vorez, avec son fils et, ce jour-là, Mme Vorez, longtemps « lointaine » devant l'affection débordante que son fils témoignait à Pagès, s'était échauffée et avait eu deux mots spontanés, qui étaient allés droit au cœur de tous. D'abord, en accueillant Mme Pagès, elle n'avait pu s'empêcher de dire : « Oh ! comme votre fils vous ressemble ! » Puis, au départ, elle avait glissé à Louis : « Votre maman m'a infiniment plu. »

Mme Vorez avait sincèrement prié Mme Pagès de revenir, mais, faute de temps, cette réception ne fut pas renouvelée et Henri en gardait un souvenir particulièrement mélancolique en se rappelant que la mère de son camarade, déjà minée par un mal implacable, avait eu un court malaise, dont elle s'était excusée avec beaucoup de délicatesse. Pourtant, qui se serait douté que, moins d'un an après...

Autre souvenir, auquel Henri attachait un prix particulier.

Un dimanche de juin : temps radieux, chaleur déjà grande. Les Vorez font sortir Pagès et doivent déjeuner aux Roches Rouges, chez le garde (2). Antoine a emmené Louis et Henri, avec les victuailles, en un premier voyage. Ils ont trois heures devant eux et visitent le domaine en compagnie de Pierrouni. Déjà, Pagès s'est débarrassé des vêtements qui le gênent : casquette d'uniforme, veste, col, cravate. Ils descendent dans le vallon et vont à la « gravière », courte plage de gros sable que la rivière entoure sur trois côtés au sortir de gorges resserrées.

— On se baigne ? propose Louis.

— On n'a pas de maillots, répond Henri.

— Qu'est-ce que ça fait, il n'y a personne ! Pierrouni, tu en es ?

Pierrouni rit et enlève chemise, culotte et espadrilles en un tournemain. Ce n'est pas la première fois qu'ils se jettera à l'eau tout nu.

Henri hésite encore, tenté, et commence un déshabillage très lent en regardant Pagès. Celui-ci a vite fait. Il éprouve, avec les beaux jours, une terrible fringale de soleil et d'air vif sur sa peau de châtain-blond et annonce : « Vivement les vacances, que je mette mon flottant et mes sandales et que je puisse rester le torse nu si ça me chante ! » Il s'étire

---

(1) Les Roches Rouges : vaste domaine dans un décor sauvage, avec une gentilhommière en basalte. Henri a eu la femme du garde comme nourrice et Pierre, dit Pierrouni, est son frère de lait.

dans la grande lumière de juin et Henri l'admire, la bouche ouverte. Pagès a une belle peau claire, unie, avec un duvet châtain-beige sur les jambes et les avant-bras. Il n'a vraiment de très poilu que le sexe et le regard d'Henri va de Louis à Pierrouni, noir comme un gitan. Pierrouni a un petit sexe lisse comme le sien. Celui de Pagès... Il est vrai que Pagès est un homme, et de quelle taille ! Mais, déjà, Louis entre dans l'eau, se laisse glisser et nage. Puis, il ressort et prend Henri, enfin déshabillé, pour faire un numéro. Pierrouni admire.

Henri a les bras le long du corps, les mains fermées. Pagès le soulève à la verticale, à bout de bras, aussi haut qu'il peut et le laisse glisser contre lui. Henri piaille : « Tu es mouillé ; tu es froid. » Pagès recommence et, à chaque glissade, Henri sent le corps de son ami qui s'échauffe sous le sien. Ce mouvement leur est familier, mais jamais ils ne l'avaient exécuté sans vêtements, et cette caresse est douce à ses cuisses, à son ventre, à sa poitrine, douce à sa peau, à son sexe que rien ne protège.

— A moi, maintenant ! réclame Pierrouni.

Mais Pagès pose Henri sur le sol, porte une main à son bas-ventre et retourne à l'eau fraîche en murmurant : « Pas de blague ! »

Maintenant, ils sont tous trois dans l'eau. Tout à l'heure, ils sècheront côte à côte sur le gravier, se rhabilleront et courront déjeuner de grand appétit.

\*  
\*\*

Les vacances ont de nouveau passé. Après une distribution des prix triomphale pour Henri et honorable pour Pagès (qui a eu le prix spécial créé l'année d'avant par M. Vorez, un premier prix de géographie ex-æquo avec Henri, un deuxième prix de dessin ex-æquo avec Henri, un premier prix de gymnastique, un premier accessit de français, un autre en anglais — grâce à Henri — et le prix de tableau d'honneur), Mme Vorez a emmené, comme chaque année, son fils en Angleterre, où leur séjour s'est complété par un voyage en Ecosse.

Henri a quitté Louis sans éprouver de tristesse véritable : ils s'écriront ; ils se reverront fin août et puis Henri est si sûr de leur amitié, si sûr de retrouver Pagès à la rentrée d'octobre, qu'il aborde cette épreuve sans crainte. Confu-

sément, il sent que cette séparation donnera à ses sentiments la possibilité de se « décanter ». Loin de Louis, il pourra lui consacrer toutes ses pensées, profiter de cette pause pour revivre ses souvenirs, en redessiner les contours, en fixer à jamais les couleurs...

La joie qui élargit sa poitrine lui montre tout sous un jour nouveau. Comme Lakmé, il chanterait : « Les fleurs me paraissent plus belles, l'air est plus resplendissant ; les cieux ont des clartés nouvelles... »

*Ce que j'ai éprouvé à ce moment-là, je n'ai su l'exprimer, lui donner un nom que beaucoup plus tard. Mais je pensais déjà que la vie avait pris un sens pour moi — mieux : qu'elle avait pris son sens. Avant, j'allais d'un devoir à une récréation, d'une gourmandise à une autre, d'une promenade à une autre promenade. Maintenant, je comprenais qu'avant, j'avais vécu pour rencontrer mon grand Louis et que, dorénavant, tout ce que je ferais : mes études, mes plaisirs, ma situation, tout n'aurait de raison d'être qu'en fonction de lui.*

*C'est cet été, en lui écrivant, que je l'ai appelé, pour la première fois : « Grand Louis ». Après, pratiquement, je n'ai plus cessé.*

Revenu vers la fin d'août, avant de repartir pendant la fermeture annuelle de l'usine, Henri se rendit un après-midi à Saint-Polin avec son père, pour voir Pagès. Ils le trouvèrent en short, le torse et les pieds nus, ramant sur l'étang pour promener des clientes de l'hôtel. Le corps tout doré de soleil, les muscles saillants avec je ne sais quoi de nouveau dans le visage, un rien plus grave, plus viril. Il était — et Henri le trouva — encore plus séduisant qu'avant les vacances. En apercevant les Vorez père et fils, il dirigea sa barque vers le ponton et se livra à la plus joyeuse mimique ; son visage retrouva, un instant, toute sa juvénilité.

— Nous sommes venus vous voir et, peut-être, vous emmener. Mais je crois comprendre que vous avez fort à faire.

— Oui, il y a beaucoup de clients et ma mère est vraiment surmenée. Je ne peux absolument pas la laisser.

Il s'excusa auprès des passagères, chaussa rapidement des sandales qui avaient beaucoup servi et, une serviette flottant sur ses épaules nues, accompagna ses amis à l'hôtel.

Mme Pagès les accueillit et Henri tressaillit en la voyant. Grande, belle, vêtue avec goût d'une légère robe bleue, elle souriait, mais il y avait quelque chose d'insensé dans l'éclat de son regard et le fard dont elle avait rosi ses joues semblait flotter au-dessus d'un deuxième visage, double décoloré du premier. Elle fut enjouée avec égarement et toussa à plusieurs reprises, d'une toux sèche et rapide qu'elle prolongeait chaque fois d'une sorte de rire las.

Henri regardait Louis ; Louis regardait sa mère et lui souriait avec tendresse. Mais, quand les yeux de Louis et d'Henri se rencontrèrent, le visage de Louis se figea le temps d'un éclair et M. Vorez, posant la main sur le cou de son fils, l'obligea à se détourner et à changer d'expression.

— Que j'ai trouvé Mme Pagès changée ! Elle ne se maquillait pas, autrefois, et puis ce rire chaque fois qu'elle toussa, comme c'est étrange...

M. Vorez, qui conduisait la voiture sur le chemin du retour, ne répondit pas tout de suite. Il avait eu la révélation de plusieurs choses et il avait peur de ce qu'il prévoyait.

— Les Pagès ont pris un établissement trop important pour leurs forces, du moins l'été. Trente pensionnaires, des clients de passage, des banquets. Bal tous les soirs et grande fête tous les dimanches. Mme Pagès n'est jamais couchée avant minuit, une heure et toujours levée avant six heures. Elle lutte pour tenir, pour tout voir, tout diriger. Peut-être se drogue-t-elle pour suffire à la tâche et sourire à la clientèle. J'espère pour elle que septembre sera moins pénible et qu'elle pourra se rétablir ensuite. Son mari n'est pas le collaborateur qu'il lui faudrait ; Louis est encore jeune et novice, et ils ne peuvent pas faire moins, ayant de grosses échéances en octobre.

Après un silence : « J'aurais été heureux d'avoir Louis avec nous. Mais il faut (et il dit ces mots avec une particulière insistance) qu'il reste avec sa maman. Oui, il le faut. »

\*  
\*\*

La rentrée d'octobre.

M. Vorez et Henri sont allés chercher Pagès et ses bagages à Saint-Polin. A leur arrivée, Louis, pâle sous son hâle, les prie d'excuser sa mère qui, souffrante, ne pourra pas les

recevoir. Henri reste sur la terrasse à jouer avec Jeannette, la petite sœur de Louis. M. Vorez entre dans le café et Jeannette explique à Henri : « Maman a eu une syncope et puis elle a craché du sang ; mais il ne faut pas le dire. Le médecin a dit qu'elle devra se reposer longtemps. »

Henri se retourne. Dans la salle, son père parle avec Louis. Il le tient par les épaules, puis le pousse vers le couloir de l'hôtel.

Départ : ils ont refusé la collation qu'on leur proposait. Il ne faut pas trop tarder, la rentrée est de si bonne heure au lycée ! M. Vorez aide au transport de deux valises et prie son fils de passer seul derrière. M. Vorez s'assoit au volant. Louis embrasse son père, sa sœur et monte à côté de M. Vorez ; et puis, comme l'auto démarre, il ouvre la portière, saute, retourne comme un fou vers l'hôtel... Qu'a-t-il donc oublié ? Henri regarde son père qui descend, fait quelques pas et ouvre les bras à Louis, qui vient de ressortir, secoué de sanglots.

Le dîner. « Ta maman ne va vraiment pas bien » ? demande Henri. M. Vorez prend la main de Louis dans la sienne par-dessus la table et répond pour lui : « Un grand surmenage de plusieurs mois, qui demandera un repos de plusieurs mois aussi. Au début, c'est toujours très inquiétant. Mais il est convenu que je téléphonerai chaque jour et que j'emmènerai Louis chez lui aussi souvent qu'il le désirera. »

Henri regarde Louis, ses beaux cheveux châtain dorés où courent des ondes, son front large et haut penché sur son assiette, ses larges épaules, déjà à l'étroit dans l'uniforme de l'année dernière. Il pense à ces épaules qui étaient nues, il y a cinq semaines, avec leurs muscles ronds et vivants sous la belle peau hâlée. Il est surpris que ce grand gars, ce jeune homme en qui il voyait le meilleur rempart contre toutes les peines de la vie, soit lui-même, maintenant, le fils, l'enfant que la maladie de sa maman alarme. C'est donc bien grave ? et ses yeux tournés vers Mme Vorez l'interrogent. « Dès demain, leur répond-elle, le Dr X..., qui est le meilleur phtisiologue de la région, sera en consultation auprès de Mme Pagès. On espère beaucoup de sa visite. »

Phtisiologue ? Evidemment, Henri connaît le mot ; mais il cherche en vain à superposer son sens précis à l'image d'une belle femme de quarante ans, assise à cette même

place quelques mois auparavant et encore si vive, si enjouée sur la terrasse de son hôtel, cet été.

Maintenant, ils roulent vers le lycée. Henri remarque que son père tutoie Louis : « Demain, Henri t'apportera des nouvelles à huit heures et chaque fois qu'il le faudra. Tu n'as rien mangé, mon petit gars, ce soir. Alors, tu trouveras ce qu'il faut dans cette boîte. »

— Bonne nuit, Grand Louis, à demain !

Et, quand il reste seul avec son père :

— Dis, papa, elle guérira, n'est-ce pas ?

Il s'étonne que la réponse ne vienne pas tout de suite.

— Nous ferons tout ce qu'il faudra pour ça.

Peu à peu, Henri apprend la peine qu'on éprouve à voir souffrir ceux qu'on aime quand on ne peut rien pour leur porter aide. Chaque matin, il transmet les nouvelles qu'on lui donne et qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises. Il ignore que M. Vorez vient voir Louis en cachette et que Louis lui cache, à lui Henri, l'affreuse certitude qui ne lui laisse aucun répit. Chaque jeudi, chaque dimanche, Pagès va chez lui, revient et, chaque fois, donne à Henri les quelques nouvelles qui le tranquillisent.

La Toussaint. « Il y aura demain un an que nous nous connaissons » pense Henri et il cherche le cadeau qu'il pourra faire pour marquer cet anniversaire. Peut-être une belle boîte de compas. Louis a eu dix-huit ans pendant les vacances de Pâques et les Vorez n'ont pas pu fêter cette date. Mais il est entendu que, pour les quinze ans d'Henri, Louis sera là et Mme Pagès aussi, si elle est rétablie. Justement, en revenant de Saint-Polin, Louis paraît exceptionnellement confiant. A M. Vorez qui n'a pas pu l'accompagner (Antoine a conduit la voiture), il raconte combien la malade lui a paru animée. Elle l'a accueilli appuyée à ses oreillers. Elle lui a fait part de ses projets. Au moment où il partait, elle parlait de manger, réclamait la cuisinière pour établir son menu...

— C'était comme une résurrection ! Serait-ce vraiment la guérison qui commence ?

Henri ne comprend pas pourquoi les paroles affectueuses de ses parents rendent un son si incertain. Il réclame :

— Papa, quand on a une heureuse nouvelle à fêter, qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien ! Voyons ! On boit du champagne !

M. Vorez hésite. Mme Vorez commande le champagne.

Lundi, huit heures. Louis attend Henri à la porte des externes.

— Alors ?

— Papa m'a dit qu'il n'avait pas pu avoir la communication avant mon départ. Mais il viendra sûrement lui-même dans la matinée, dès qu'il l'aura obtenue.

Henri est confiant. Pagès le regarde attentivement et s'apaise. Quand ils sont en classe, Henri attend qu'il soit huit heures et demie pour lui rappeler qu'il y a juste un an, il arrivait en classe le deuxième, à la même heure et exactement dans la classe à côté. Seulement, l'automne était tellement plus beau, plus lumineux et chaud que cette année ! Quand la porte s'ouvrait, elle découvrait le tableau le plus merveilleux, celui où, auréolé par la belle lumière dorée, Louis devait apparaître à Henri.

Elle s'ouvre. Le nouveau proviseur et M. Vorez sont là. Le proviseur fait un signe et appelle : « Pagès ! Vorez ! » Louis est devenu très blanc. Il va à la porte comme un automate. M. Vorez lui tend la main. Il a un drôle de sourire et une voix si impersonnelle !

— Viens, Louis, je t'emmène. Ta maman veut te voir.

(à suivre)

YVES CERNY.

MARTIN HOFFMAN

## L'UNIVERS HOMOSEXUEL

OU COMMENT LA SOCIÉTÉ SECRÈTE SES FLEAUX

Ed. Robert Laffont — 20 F

# LA SÉDUCTION

par PIERRE FONTANIE.

Pour tout le monde, c'était le « beau Jacques »... Un de ces physiques avantageux qui attirent le regard des femmes, ce regard qui juge, qui apprécie et qui voudrait, à son tour, se faire remarquer... quand il ne s'abaisse pas, coquettement, par un raffinement de pudeur feinte, qui n'est, à tout prendre, qu'une façon bien plus indécente « d'apprécier », l'attention des femmes se fixant à ces misères-là plus souvent qu'on ne l'imagine... Chez les hommes, il suscitait de la jalousie, de l'envie ou de la crainte, quand ils se promenaient, une femme à leur bras. Ils craignaient une comparaison qui pourrait ne pas tourner à leur faveur. Car les yeux d'une femme étaient, après ce regard, plus éloquents qu'un miroir où la vérité se lit, corrigée par l'amour-propre. Des cheveux noirs comme du jais ; un front haut, très dégagé, auquel il ne manquait rien d'autre que d'être bombé pour paraître intelligent, suivant les subtiles observations du dictionnaire Larousse ; des yeux marrons, fendus en amande ; un nez droit qui eût fait honneur à la statuaire grecque classique ; une bouche aux lèvres sensuelles qui s'ouvraient sur de superbes dents de jeune loup ; un menton délicatement arrondi ; une carrure d'athlète habitué à fréquenter les stades et les piscines où il se mouvait avec l'aisance d'un animal aquatique ; des jambes longues et musclées ; une carnation de brun... Il s'arrangeait pour disposer sa virilité d'une façon suggestive, une virilité qui ne devait rien — faut-il le dire ? — aux artifices de la haute couture ou aux sous-vêtements « prothèse » qui font, sous ce rapport, de nos Apollons modernes, des personnages échappés d'un tableau de Breughel. D'ailleurs, il se jugeait irrésistible lui aussi. L'orgueil ne lui suffisait pas. Il avait encore de la superbe. C'était, appliqué à lui, un trait de caractère individuel parfaitement en accord avec notre vanité

nationale et qui nous a justement fait adopter comme emblème le coq gaulois en 1830, car cet oiseau gallinacé ne cesse de chanter, même sur un tas de fumier et même si sa voix, fatiguée par d'inutiles excès, vient à s'enrouer ! Oui, le Jacques dont il s'agit accueillait les admirations muettes et les compliments bavards comme, peut-être, ces vierges espagnoles que l'on promène, au moment des processions, avec un naturel teinté de fausse modestie. Il se vantait de ses conquêtes féminines avec cette grossièreté du mâle hétérosexuel qui passe aussi pour de la virilité, ignorant que les femmes parlent de nous comme nous faisons d'elles. Il en disait du mal comme tous ceux qui les aiment, car les Sacha Guitry, caustiques et railleurs, ne sont pas des homophiles. Eux les habillent ; ils leur donnent tout le charme qu'elles n'ont pas à leurs yeux. Là où les autres leur trouvent mille défauts, ils n'en relèvent qu'un seul, mais ce tort est essentiel !... Ce Jacques, je le connaissais depuis le collège sans m'être jamais découvert à lui sur un certain point et j'éprouvais le désir d'une petite mystification à son égard. Cette mystification avait pour objet de confirmer certaines idées que je croyais justes, sans le secours d'une induction. Mais cette manière de raisonner ne me paraissant pas conforme au bon sens, quoique fort répandue, je résolus, en conséquence, de parvenir aux mêmes conclusions par une méthode si nécessaire aux sciences expérimentales et qui pouvait devenir précieuse dans les sciences humaines. Il me fallait partir de faits particuliers. Ces idées consistaient en ceci, que les hommes si infatués d'eux-mêmes pouvaient avoir un penchant refoulé, mais décidé à l'homosexualité, que l'homosexualité étant une étape normale et antécédente de la vie humaine, dans le schéma psychanalytique, il était moins difficile d'amener n'importe quel hétérosexuel à des pratiques homophiles que de réaliser l'inverse et que cette action épisodique ne déterminant pas l'être, pour adopter le langage de la philosophie essentialiste, il devenait parfaitement légitime de recourir à des procédés qui auraient au moins le mérite d'éclairer quelqu'un sur lui-même ou sur des comportements ou de modifier des conceptions générales. Jacques se moquait gentiment des fervents de l'Eros Minoritaire. Il n'en connaissait aucun et mon exception confirmait la règle puisque je gardais mon secret. Et je le gardais pour trois raisons. La première est la suivante : si un hétérophile ne vous confie pas ses goûts tellement ils lui semblent

naturels, mon homosexualité me paraît si bien de la même veine que je n'en fais pas le sujet de mes conversations. La deuxième : c'est qu'une pareille confiance exige qu'on estime fortement la personne à qui on la fait et qu'on soit sûr de son intelligence et donc de sa compréhension pour s'y risquer. Or, l'estime que je nourris à mon égard étant inversement proportionnelle à celle que je conserve aux autres et l'intelligence de mes contemporains me paraissant pour le moins discutable, je ne recherche pas de telles aventures ! La troisième raison est toute britannique : comme je n'apprécie ni les formulaires d'un recensement, ni les déclarations d'impôts, ni les fiches pour voyageur à remplir à l'hôtel, parce que ce sont autant d'indiscrétions inadmissibles (et coûteuses, n'est-ce pas ?), je ne me crois pas tenu de souligner mes préférences, pas plus qu'en matière culinaire, car les gens penseraient trop aisément qu'on aime un seul plat et vous réduiraient à cette chère unique ! Mais revenons une nouvelle fois à notre Jacques, par un chemin détourné, il est vrai, puisque j'avais besoin de rencontrer un autre ami homophile très beau et très subtil pour mener mes projets à leur fin. Rien n'est plus curieux que cet Alexandre Valbert. Une présentation s'impose et c'est avec lui que j'avais rendez-vous avant l'exécution. De l'esprit, de l'intuition, beaucoup de psychologie, une culture étendue, surtout littéraire, se complaisant dans l'intrigue, adorant tirer les ficelles, tel un montreur de marionnettes et tous les hommes lui paraissant à cet égard autant de pantins... Il suffisait de savoir tirer les ficelles ! Ses lectures favorites : le marquis Donatien, Alphonse, François de Sade, qu'il avait découvert avant que le snobisme ne s'en mêle et s'il y avait eu un pèlerinage à Lacoste, il s'y serait présenté comme d'autres vont à Lourdes ! Non, personne ne pouvait me servir mieux que lui ! En quelques mots, je le mis au courant. Il allait suivre mes directives et il est inutile de vous les exposer puisque cette histoire en constitue le développement. Je proposai à Jacques de passer un week-end à la mer, sur la plage de Fréjus, près de Saint-Raphaël. Le Forum Julii de César convenait à merveille à cette entreprise moderne et le rappel du célèbre conquérant des Gaules évoquait des perspectives si flatteuses que je m'étais décidé immédiatement pour une telle expédition qui nous conduisait de Cannes à l'ancienne colonie romaine. Il accepta avec une facilité déconcertante, non sans plaindre hypocritement tous les cœurs féminins qu'il ne manquerait

pas de déchirer par son absence, mais « il fallait » — disait-il — « se faire désirer ». Et ce fut un torrent de prénoms, un fleuve de noms et un océan de détails plus indiscrets les uns que les autres et tous destinés à me prouver la réalité indubitable des bonnes fortunes dont il me faisait l'immense honneur de m'entretenir, moi qui ne lui confiais jamais les miennes — et pour cause — répugnant à travestir les sexes pour me rendre intéressant. Bref, si je n'avais pas le bonheur de connaître ces demoiselles, il ne me restait plus rien à découvrir en elles, ni ce qu'elles étaient, ni ce qu'elles faisaient. Pierrette gémissait très fort, Nadine mangeait après, Josyane s'épilait sous les bras... Et des éclats de rire, à n'en plus finir, ponctuaient ces indiscretions ! Ils redoublaient avec l'exhibition des photos et la lecture de dédicaces dont l'orthographe hésitante, le graphisme tremblant et le manque de liaison des mots trahissaient à quel point on était touché par les flèches que le petit dieu ajuste à son arc enfantin ! Je choisis donc une autre circonstance pour lui apprendre que nous ne serions pas seuls au moment de ce week-end. Ainsi je prononçais le nom d'Alexandre Valbert qu'il entendait pour la première fois. Le bruit de sa réputation ne l'avait donc pas précédé et je me chargeai vite de la lui apprendre, avec un ton convenu et l'air de la gaudriole. Je pris l'air de l'indulgence la plus amusée pour lui avouer que j'avais sympathisé avec lui dans un centre culturel et que le charme de sa compagnie effaçait tous ses autres défauts : « Au surplus, je ne lui en connais qu'un seul » et j'ajoutai avec un sourire que la satisfaction d'un bon mot faisait naître sur mes lèvres : « je ne lui en connais qu'un seul, mais il est fort singulier ». Alors il devint intarissable. Ses plaisanteries moqueuses m'apprenaient assez qu'il n'ignorait à peu près rien des termes argotiques en usage pour alimenter l'inépuisable fond rabelaisien des français qui traitent les sujets les plus graves avec les bouffonneries coutumières. Et se mirant dans la glace de l'armoire qui se trouvait à droite de la porte, il ne cessait de répéter : « Il va être fou de moi ». Il prenait un plaisir visible, lui, le mâle hétérosexuel, à imaginer le regard plein de convoitise du... (lire ici deux lettres majuscules résolument expressives) qui ne manquerait pas de s'attarder sur les muscles de ses biceps ! Cette convoitise le flattait. Il voulut absolument faire l'achat d'un maillot très indécent et très mini, et il poussa la plaisanterie jusqu'à me

soutenir que la mode combinait très justement le maxi et le mini et qu'il n'était donc pas fautif. Je lui fis pourtant remarquer que le contenu éclipsait le contenant et il eut un coup d'œil ravi et fraternel pour ses formes endormies et déjà redoutables, dans la cabine mise à notre disposition pour l'essayage, car j'avais acheté aussi un maillot de bain, dans l'espoir de juger... s'il était à ma taille, en sa compagnie, ce qui était arrivé d'autant plus aisément que sa vanité se prêtait à toutes ces combinaisons. Le jour venu, je les présentai l'un à l'autre avant de nous précipiter dans la voiture. Un éclat malicieux brillait dans les yeux bleus d'Alexandre et une espèce de lumière intérieure baignait son visage d'un halo poétique. La splendeur de ses cheveux roulait toutes les paillettes aurifères du Pactole et une lueur innocemment cruelle dansait comme la flamme des cierges au fond d'une niche, dans l'ouverture de ses prunelles. L'incarnat de ses joues empruntait son coloris à la plus belle variété de roses trémières. Nulle barbe, nulle moustache, nul poil importun ne venaient les troubler et l'ivoire de ses dents rivalisait avec les plus beaux ouvrages du Louvre. Il portait une saharienne en tissu Klopman polyester Dacron et coton, et un pantalon de la même sorte et de couleur beige. Pendant toute la durée du voyage (ou presque), Alexandre, qui se tenait à l'arrière, ne jeta les yeux que sur deux choses : le paysage qui se découvrait le long de la nationale 98 et une petite revue illustrée, en couleurs, qu'il parcourait avidement. Pour Jacques, pas un regard ! De la politesse, sans plus ! Pour la conversation, il ne se mettait pas en frais et je voyais de profil, en jubilant intérieurement, un Jacques visiblement surpris, la courbe des sourcils relevée, puis finalement indigné et rageur. Enfin, à mon vif étonnement, son visage se rasséna et j'en compris la raison lorsque notre Fiat 850, immatriculée dans le Var, s'arrêta pour nous permettre de satisfaire un besoin pressant, dans la nature brûlée par le soleil. Jacques se livrait à cette envie à quelques pas de moi, tandis qu'Alexandre nous tournait le dos avec ostentation, de l'autre côté de la route. Jacques me dit ces quelques mots d'une voix sourde : « Il n'est pas comme ça ! Il ne m'a même pas regardé ! ». Je haussai les épaules, avec une moue de pitié qui plissait ma lèvre inférieure : « Pas comme ça ? Va un peu voir ce qu'il lit. Vite. Il a le dos tourné ». Et Jacques de courir... C'était une revue scandinave, que nous

avions choisie, Alexandre et moi, parmi les plus suggestives. Tout ce qu'on peut imaginer eu fait de garçons se trouvait là. Tout ce qu'on peut rêver en fait d'action et d'assemblage de choses identiques ou diverses s'étalait en photographies impudiques et obscènes. Gros-plans et vues superficielles se succédaient à une cadence accélérée. Dans toute ma vie, je n'ai jamais vu rougir quelqu'un comme Jacques et, pendant une partie du voyage, qui reprenait, sa rougeur ne cessa pas, virant au cramoisi, comme des fraises écrasées sur ses pommettes. Il rougissait encore davantage et son malaise provoquait un nouvel afflux sanguin. Il rougissait de se sentir rougir et observé. Pendant ce laps de temps, Alexandre déployait la même superbe indifférence et il finit même pas s'assoupir doucement pour se réveiller bientôt. Jacques avait repris tous ses esprits et le contrôle de soi, mais un peu de déception se lisait dans ses yeux. N'y tenant plus, il posa des questions à mon ami en orientant volontairement le sujet de la conversation, s'arrangeant pour lui interdire une quelconque échappatoire. Ce n'était pas non plus le projet d'Alexandre dûment chapitré par moi et il affirma des goûts résolument tournés vers la virilité, une virilité agressive et provocante. Sa conclusion fut nette, tranchante, catégorique : « Les garçons qui ne sont pas virils ne m'intéressent pas. Je les ignore », et il se replongea dans sa froideur compassée. Très vexé, Jacques ne desserra pas les dents et il les ouvrait juste pour fumer des Craven dont il envoyait les mégots par la vitre baissée, d'une simple pression de l'index sur le pouce... Arrivés sur la plage, cette plage qui nous faisait négliger les principales curiosités de Fréjus (la cité épiscopale, les Arènes et le Musée archéologique), ce fut une suite de défis sportifs : judo, lutte gréco-romaine, volley-ball, natation... Les touristes nous considéraient bêtement, allongés sur le sable. Les enfants riaient et applaudissaient... Alexandre et Jacques rivalisèrent d'adresse et d'agilité. On admira leur tour de hanches, leur bascule et leur double prise de manchettes, et leur passément de jambes. Le soir, il fallut bien louer deux chambres dans un hôtel. Nous n'en prenions pas trois par souci d'économie et je soutenais que je n'arrivais pas à dormir si je n'étais pas seul dans la pièce, ce qui, par parenthèse, était l'exacte vérité. Jacques donna immédiatement son accord. Alexandre fit d'abord des réserves. Elles ressemblaient à un caprice. La stupéfaction de Jacques n'avait d'égale que son indignation.

Devant nos sollicitations, Alexandre finit par céder de mauvaise grâce. Il affecta de se résigner à l'inévitable et ils gagnèrent leur chambre après que Jacques eut avalé quelques verres de Pernod au lieu d'user, comme nous, de jus de fruits...

Je dormis comme un bienheureux malgré la chaleur, presque nu, caressé par les pâles rayons de la lune qui disposaient leurs toiles d'araignée à travers le store vénitien...

Les cigales berçaient mon sommeil en faisant entendre ce bruit strident et monotone, produit d'un organe particulier, sorte de double tambour, que le mâle possède à la partie inférieure de l'abdomen.

J'avais les yeux remplis par le souvenir de la contemplation de la mer, cette mer immobile et silencieuse, cette mer sans marées, qui, baignant trois continents, ne raconte pourtant nulle histoire n'ayant pas la puissance des océans infinis et monstrueux, Demain, c'est peut-être moi qui lui conterais une histoire, à la mer, et, de fait, au moment du petit déjeuner, Jacques me dit simplement, avec un sourire : « Il était bien comme ça ! J'ai couché avec lui ! »...

Dans l'embrasure de la porte, Alexandre parut. Le nombre et la variété des cernes qui se jouaient sous les paupières attestaient que la bataille avait été rude. Je ne distinguais plus ni vainqueur ni vaincu dans ces jeunes hommes qui avaient aimé. La fatigue pesait de tout son poids sur les deux adversaires et Jacques aurait pu dire comme Pyrrhus à ses généraux, après une victoire qui lui avait coûté cher : « Encore une comme celle-là et je suis perdu ! ».

PIERRE FONTANIE.

## MORT A VENISE

*film de LUCHINO VISCONTI,  
d'après la nouvelle de Thomas MANN.*

Parler de ce film semble bavarder, chose qu'il condamne presque ; c'est en bavarder : par rapport à son centre : le sourire dont on nous dit qu'ils arrivent « pour la première fois à l'écran », de Tadzio (ou Adjou, Tadeusz ? nous inscrirons : T.).

L'aventure est celle d'un grand écrivain frappé un jour de la beauté d'un adolescent, et qui en meurt.

Du grand écrivain, Aschenbach, nous est donnée une longue description sous le couvert de son œuvre : il semble que Thomas Mann ait pensé à Gœthe à Weimar. On peut aussi songer à Hegel. De toute façon donc, beaucoup d'aventures de l'esprit, souvent périlleuses. Certaines, longues, en des abîmes insoupçonnés. Une volonté coriace, vivace, a permis à Aschenbach de « tenir ». Il lui semble même que la vie, *quand même* est possible, et même une morale (une Ethique, « art » de vivre). Lorsque dans le film il prononce « dignité humaine » on sent qu'il sait ce que valent ces deux mots ; qu'ils sont lourdement proférés. Et son ami de s'esclaffer. Visconti a campé, grâce à Dirk Bogarde, ce personnage de petit vieux de quarante ans : un corps morcelé que l'effort seul tient uni (on croit *voir*, sur l'écran, un cadavre qui serait retenu par ce qui ressemblerait aussi à la ficelle par quoi les marionnettes s'animent — animus = âme). Toute une vie de tension farouche, qui sera anéantie en un tournemain.

Dans le film, Visconti a fait, de cet écrivain, le musicien Gustav Mahler, suivant en cela une tradition plus que douteuse. Les théories littéraires et morales font place à des conversations passionnées sur la musique.

Dès ici se trouve posé le problème de la transcription du livre au film. Du moins, Visconti ouvertement le pose :

les idées sur la musique que Visconti prête à Aschenbach-Mahler... sont celles de Thomas Mann. Mann estimait de la pensée qu'elle était fondamentalement ambiguë. On ne peut *décider*, ni sortir de l'arbre par des moyens d'arbre, comme le dit Francis Ponge des arbres, dont les feuilles sont peut-être celles, toujours semblables, que produit un écrivain (in : *Le Parti pris des choses*). D'où des orages, des bavardages et une impuissance endémique. La musique réalise au contraire la possibilité de dépasser cette ambiguïté : elle réalise l'Un que l'esprit appelle. Or dans le film, Alfried le disciple tonitrué : « La musique, c'est l'ambiguïté systématique, scientifique : un paradis de double sens où tu folâtres comme un jeune veau dans le trèfle. » Thomas Mann voit donc ce qui était pour lui la porte de *secours de l'écrivain* posé comme le problème même que soulevait l'écriture. Visconti le prend donc à son propre piège, un peu comme Dédale fut enfermé dans son œuvre : le labyrinthe (ou Joyce dans *Ulysse*, où il faillit devenir fou). Aschenbach n'a pourtant que sa musique, peut-être encore quelques scrupules moraux : une certaine sécurité théorique, et sécurité aussi à d'autres niveaux (affectif, social, etc...). D'Alfried, nous dirons que belle est la passion homophile qui le lie à Aschenbach, et le pousse à le harceler, parfois avec trop de violence. Il est peut-être cause du coup au cœur de son vieil ami — où il peut se rendre compte du caractère indomptable et absolu du compositeur. Dans le sens de l'établissement d'une culture homophile, on préférera cette scène du thé, dans le film, où l'amour manifeste qui lie les deux hommes — l'âge mûr, la jeunesse fougueuse — est beaucoup plus appréciable, a plus de poids, de beauté, à telle scène « érotique » où on a pu « voir » « des choses » — érotisme qui ne fait avancer ni notre cause ni notre dignité, et aurait plutôt tendance à nous enfermer dans le ghetto où nous broie la conscience des graves gens —, processus qu'on appelle l'aliénation.

Avant de tourner *L'étranger*, Visconti disait : « Je veux exactement ce qu'il y a dans la page ; ce qu'il y a dans les lignes, et entre les lignes. » (« Cahiers du cinéma », oct. 65.) Problème qu'il s'est donc certainement posé pour *Mort à Venise*, mais comment ? L'a-t-il résolu ironiquement ? ou résolu au simple niveau technique, s'en tenant là et passant allégrement au-dessus des problèmes théoriques ? L'œuvre est si foisonnante qu'on renonce à le déterminer.

Tel geste d'Aschenbach découvrant son amour, l'admettant, au retour de la gare, avec sérénité — tel geste vers T. « d'attente bienvenue et de tranquille accueil » est une réussite dans le film : geste ample de la main, et calme. Le « passage » existe aussi dans le livre, mais le geste est très différent, décrit en détail, curieux — et cependant sa signification profonde est conservée dans le film. Par contre des infidélités frôlent le contresens : Aschenbach-Mahler a une vie, avec femme et enfants, avec des « Chants pour des enfants morts » : invention et contresens car Aschenbach n'a jamais vécu et tout écrit. C'est un rat de bibliothèque : solitaire, dévorant l'expérience des autres. Justement T. lui fera découvrir à la fois la vie et la mort ; le « recyclera » comme disent les psychiatres, c'est-à-dire le sortira des lignes d'un livre où il respire sans air et sans poumons. D'autres systèmes de transposition existent et le film foisonne d'allusions littéraires venues en quelque sorte commenter le livre. Comme par exemple la putain et cette scène horrible de l'argent que le jeu, par T., de la *Lettre à Elise* de Beethoven vient rappeler à Aschenbach : le fait que T. puisse inspirer un désir aussi bas, que la vision de la beauté appelle chez Aschenbach ce qu'il juge être sa plus grande chute (la putain a pour nom Esmeralda, personnage « pur » de *Notre-Dame de Paris*, de V. Hugo) est raconté d'une tout autre manière dans le livre (c'est la perversion des discours platoniques de Socrate à Phèdre, c'est le rêve démoniaque et l'acceptation du sexe si longtemps « réservé » par Aschenbach). Ce revirement d'ailleurs est assez bien noté comme renoncement à la musique (« Esmeralda, arrête avec ton piano », lui dit la maquerelle lorsqu'arrive Aschenbach). Renoncement à la musique, ou à l'écriture : ce qui est à notre sens le sujet même de *Mort à Venise*.

Reste à voir si, par-delà leurs ressemblances et différences de forme et de fond, cependant les deux œuvres traitent du même sujet. Un peu comme *Théorème*, de Pasolini, est une mise en scène de *Génie* de Rimbaud. Le poème et le film ayant la même ambiguïté. (A notre avis d'ailleurs le poème n'est pas ambigu du tout.)

C'est, semble-t-il, en ce sens que Visconti parle de la communauté de langage des différentes disciplines artistiques. Ici la ressemblance est certes ceci : qu'un jeune garçon est beau, entraînant ainsi un homme à la mort. La différence est due à la différence entre la « langue » du cinéma

et celle de l'écriture. En ce que T. est porté à l'écran, visible pour tous — alors que dans le livre, pas. *Et que le livre est l'histoire de cette impossibilité fondamentale.*

Mais nous ne pouvons que citer avec respect, en introduction, un article paru dans le numéro de septembre 1970 d'*Arcadie* où Bernard Sicler parle avec une maîtrise éblouissante de Visconti, et où, très curieusement, à la fin de son article est « prophétisé » ce film de *Mort à Venise* et où le « personnage » de T. est décrit : « beauté mortelle, parce que c'est celle de l'objet total, du corps parfait qui assouvirait le désir (mais la psychanalyse nous a appris que l'objet du désir était évanouissant) du corps fermé sur lui-même et sur la suffisance narcissique, corps qui nous émeut parce que dans sa perfection nous voulons aller nous perdre. Se perdre, c'est mourir (...), il n'y a pas d'amour homosexuel, il y a seulement une beauté homosexuelle, une fascination par l'objet (le corps de l'autre comme corps parfait, non châtré, auto-suffisant) qui, pour ne pas conduire à la mort, doit se dépasser en œuvre d'art... » et plus haut : « la beauté ne s'atteint... que dans un certain renoncement à la réalisation du désir ».

Ma grand-mère me racontait ainsi un mythe éternel (1) : cet oiseau que tu aimes, le Roitelet, charmant, vient te voir si amicalement, si près que c'est à le saisir que, de place en place, de fourrés en clairières, on se perd dans la forêt ; tel le T. de Visconti. On ne peut dire que Tadzio soit tel ou tel quant à sa psychologie ; ni même qu'il en ait une : il n'est que l'incroyable regard, le sourire fascinant qui correspondent au personnage mythique du Roitelet : l'ange conduisant à la mort (2). Ce regard, ce sourire, parce qu'ils ne disent rien répondent à toute demande et à l'angoisse essentielle. Ils disent : « Meurs » ! Et l'amour est alors présent à son point le plus intense : il semble qu'Aschenbach tombe amoureux, en réponse à ce regard, à la fois parce qu'il ne sait pas quoi faire d'autre — donc par hasard — et aussi parce que l'Ange de la Mort travaille ainsi : sur le plus profond de sa proie, établir sa présence obsédante : Nul mieux que l'amour ne peut enchaîner par le biais du désir, aussi absolument à une personne. Et, en

(1) On le raconte jusqu'en Afrique.

(2) Le corps même de Björn Andresen est parfaitement neutre : ni plein d'os (enfant), ni musclé (jeune homme). Cependant à faire chanter...

effet, parfois T. s'assure de sa prise : par exemple dans la scène de l'ascenseur, où Tadzio se moque du vieux monsieur avec les autres enfants — ce qui transit, désespère Aschenbach — mais où il reprend, sorti de l'ascenseur, ce sourire à l'égard du *seul Aschenbach* qui semble dire : « Je ne suis pas un enfant, je ne veux pas me moquer de toi. Je suis ici pour toi. Pour te dire... (silence). » Parfois on peut se demander si ne va pas apparaître un adolescent rêveur attiré par un vieil écrivain. Mais ce n'est toujours jamais que le sourire énigmatique, semblable sans cesse à lui-même, à l'appel duquel Aschenbach ne saura pas résister. Le malheur d'Aschenbach est qu'il ne peut obéir immédiatement à cet appel — il lui faut faire toute une ascèse (décomposition au lieu de la construction de Dieu (*Cet Un*) que le « sacrifice » (yoga) hindou opère, et qui est une leçon de sagesse, de maîtrise du Souffle). L'appel de T. est « Ne diffère plus » : alors qu'Aschenbach, en écrivant, ou plus simplement dans sa volonté, justement diffère le Jour du Cri (Jour du Jugement dans le Coran). Les volutes dessinées par sa plume retardent le trait droit qui termine les additions ; travail de l'écrivain : ces volutes et arabesques sont signifiantes, quand une seule note proférée est la fin de la musique (3). Et Aschenbach est tout entier ce travail de réflexion, de mise en forme, de lutte contre la trop hâtive conclusion. C'est cette volonté qui le retient, il est cela. Dans la nouvelle, Thomas Mann explique ainsi ce que fut pour lui le choix de l'écriture, de devenir écrivain : c'est retarder.

En ce sens, c'est bien une aventure d'intellectuel qui advient à Aschenbach.

Dans le film, donc, T. par sa beauté fascine mortellement. Dans le livre de Thomas Mann, la beauté de T. est prise (ou soutenue) dans une problématique différente, qui se solde par l'absence de T. comme *signe*. L'histoire est celle, précisément, de l'irruption dans un lieu d'un élément rejeté, l'irruption de la beauté dans l'univers des signes. (Univers, lieu où se déploie la personnalité d'Aschenbach.)

Ce qui, dans le film, est une question philosophique vieillotte (c'est quasi l'antimonie « idéal » et « sensibilité ») (4), est posé avec virulence dans le livre. On peut,

(3) La musique des Sphères est inaudible, disaient les Grecs.

(4) Mais Aschenbach a un aspect vieillot (un peu comme Corneille devint vieillot à l'apparition de Racine).

semble-t-il, dire que la beauté est *refoulée* dans l'idéologie d'Aschenbach : c'est-à-dire que non seulement Aschenbach rejette la possibilité, l'existence d'une beauté « à voir », mais même, c'est par ce rejet qu'il débute comme écrivain, que son écriture (son œuvre) prend sens ; qu'elle est l'expression de ce bannissement. Cela ne pouvait être *filmé*, car dans un film aucune allusion ne semble possible à ce qui n'est pas signe (ici T.), tout en étant moteur du récit (le moyeu de la Roue hindoue qui en est l'essentiel, l'essence, et cependant n'en fait pas partie, en est le vide). Sinon à faire un film extrêmement complexe : par exemple, choisir un Tazio laid ? Mais alors autant parler de la culture des champignons de Paris en Mongolie Extérieure !... Sans faire apparaître T. ? etc...

Aschenbach n'est pas fasciné, mais terrorisé par la beauté de T. Et cette terreur est si merveilleuse qu'il ne pourra pas se décider à y renoncer.

Aschenbach a tant écrit qu'il est devenu comme un thème de ses œuvres, une série de mots. Il n'a pas vécu :

« Ayant épousé jeune encore la fille d'un savant, il connut une brève période de bonheur à laquelle la mort de sa femme mit fin. Il lui restait une fille, mariée déjà. Il n'avait pas eu de fils (Thomas Mann),  
fait songer à :

« J'établirai dans quelques lignes comment Maldoror fut bon pendant ses premières années, où il vécut heureux ; c'est fait » (Lautréamont),  
phrase où Marcelin Pleyne voit la décision d'écrire.

Thomas Mann — et Visconti : c'est sa fidélité à Mann — retracent une fois de plus le système sur lequel nous vivons tous inconsciemment, et qui veut que la parole soit expressive, c'est-à-dire provienne d'une source autre qu'elle-même : le sujet parlant ou Dieu (donc le schéma de la Roue), Dieu ne peut se définir à partir des pensées humaines dont il est la source, l'origine. On ne le saisit qu'à détruire en nous notre pensée : ce qui est le propre du sacrifice que sont les différents yogas. Les Mystiques connaissent cet état de blancheur éblouissante où notre destruction est voulue, et dans la joie la plus parfaite. Etat que Bataille nommait, car son propos était « athéologique », l'absence de sens. La possibilité d'une irruption comme celle de T. rejoint donc des problèmes religieux et linguistiques.

On remarquera par exemple la similitude entre la déter-

mination chrétienne de l'être — de Dieu — comme Père et Fils, ce Fils qui fut avant tout ce Nazaréen. Dieu ne peut totalement être qu'à épouser aussi la particularité, la singularité mortelle du Fils.

Une telle conception de l'Être comme essence inaccessible et existence particulière se retrouve très précisément dans les descriptions de T.

«... tout cela faisait songer à la statuaire grecque de la grande époque, et malgré leur classicité les traits avaient un charme si personnel, si unique, qu'Aschenbach ne se souvenait d'avoir vu ni dans la nature ni dans les musées une si parfaite réussite (p. 64 du « Livre de Poche »).

« ... Aschenbach, plus encore que la veille, fut frappé d'étonnement et presque épouvanté de la beauté vraiment divine de ce jeune mortel » (p. 68 du « Livre de Poche »).

Mais Aschenbach est amoureux et il n'est pas hasardeux qu'on parle, dans la *Mort à Venise*, de Platon. Car l'incarnation de la beauté est une difficulté philosophique. On sait que pour Platon la beauté d'un adolescent est la seule Idée à être aussi de ce monde. Et le geste opéré par Platon, de retirer sa main de la peau d'un adolescent, serait à étudier si on veut comprendre d'où nous vient la quasi-totalité de notre philosophie.

C'est sur le même thème, mais en plus païen, plus prométhéen, que Gœthe a écrit son *Werther*, où le jeune homme, parce qu'il aime vraiment, peut accéder à une connaissance de la Nature et de ses éléments. Thème cependant un peu différent, faustien déjà.

Après ces quelques aperçus sur notre culture, peut-être pouvons-nous revenir au problème de la différence entre le film et le livre. Terreur dans le livre ; Fascination dans le film. Mais d'abord ce côté insolent, brutal de la beauté de T. existe dans le film. Seulement... il y existe. Alors que nous avons vu que dans le livre, Aschenbach ne peut concevoir cette existence, hors de lui, de la beauté ; celle-ci ne figure pas dans la nouvelle où cela est expliqué d'ailleurs : nous pouvons aimer la beauté, pas la créer, la faire nôtre.

Cette beauté indescriptible est dans les deux cas redoublée.

Dans le livre de Mann, c'est l'indifférence totale d'un être, et le côté horriblement absurde d'un amour à sens unique.

« Et, penché en arrière, les bras pendants, accablé et secoué de frissons successifs, il soupira la formule immuable du désir... impossible en ce cas, absurde, abjecte, ridicule, sainte malgré tout, et vénérable même ainsi : « Je t'aime » ! Mann a noté avec son génie particulier sur ce thème (5), par petites touches, l'effroyable solitude où cet amour relègue Aschenbach.

Dans le film, au contraire, T. remarque très bien l'amour d'Aschenbach. Mais il serait faux d'y voir de la coquette-rie : au contraire, T. a provoqué lui-même cette passion, c'est un envoyé et non tel adolescent. Et son sourire, qui est le redoublement spécifique de sa beauté chez Visconti, son sourire est là pour affirmer une *présence* — même fuyante, évanescence comme dit B. Sicher. Au moins cette beauté offre-t-elle quelque chose dans la mesure où elle *promet*, et même si ce qu'elle promet est le sacrifice et finalement la mort. (Et là on peut se demander pourquoi Visconti n'a pas placé dans son film la mer comme toile de fond — la mer qui est partout dans le livre, contre laquelle se dessine le profil de T., la mer comme immensité, Nirvanà, gravité de ce qui se trame.)

Le film se présente à notre avis comme un commentaire et une interprétation du livre. Interprétation comme mise en scène et comme lecture. L'interprétation de Visconti est celle d'un acteur qui a su comprendre le thème essentiel du livre ; a su transposer ce thème à l'écran sans perdre pour autant la spécificité du langage cinématographique. Il n'a retenu qu'un thème d'une nouvelle assez foisonnante et disparate, cette réduction de la nouvelle à un seul thème ne la mutilant absolument pas. Désormais le livre sera côtoyé par un film, chacun apportant à l'autre des éléments que parfois il ne *peut* pas inclure dans sa trame.

CAMILLE NIMANDE.

---

(5) Cf. *Tonio Kröger*, de la même époque.

## LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

---

### *LA SOCIÉTÉ, LE SEXE ET LA LOI*

de P. ANSART et A.-M. DOURLÉN-ROLLIER.

La loi, quoi qu'on puisse en penser, ne peut ignorer le sexe. Dire que le sexe est (ou devrait être) du domaine exclusif de la liberté individuelle est une naïveté. Des phénomènes comme le mariage et le divorce, la prostitution, l'avortement, le viol, ne peuvent échapper à la législation, en raison de leurs implications sociales. Mais quelle législation ? elle varie d'une société à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre. L'homosexualité, par exemple, a été, selon les cas, traitée par la loi avec sévérité, libéralisme ou indifférence, et ces variations ont conditionné la vie de nos semblables depuis les bûchers du Moyen Age jusqu'aux défilés avec banderolles de Los Angeles et de San-Francisco. C'est dire que le livre de M. Pierre Ansart et de M<sup>e</sup> Anne-Marie Dourlen-Rollier (1), *La société, le sexe et la loi*, nous intéresse au premier chef.

Il y avait deux façons de concevoir une telle étude : soit se borner à exposer la loi française telle qu'elle est actuellement, soit comparer les différentes législations et faire ressortir leur évolution, en replaçant la loi dans son contexte. C'est cette seconde formule qu'à juste titre les auteurs ont choisie, grâce à quoi leur livre dépasse de loin le simple domaine du droit pour aborder celui de la sociologie : aussi bien, ce « tandem » d'auteurs est-il celui d'un sociologue et d'une juriste.

L'idée maîtresse du livre est que, dans tous les pays, les lois sur la sexualité doivent s'efforcer de correspondre aux « aspirations collectives » de la société ; autrement dit, qu'elles doivent changer avec l'évolution de ces « aspirations collectives ». Mais qui peut définir ces dernières ? aucune question ne soulève plus de passions contradictoires que les questions de comportement sexuel. Dans un même pays, les opinions varient d'une classe sociale à l'autre, d'une région à l'autre, d'un groupe d'âge à l'autre. Sur quoi, donc, aligner la loi ? sur l'opinion la plus « restrictive » — qui correspond en

---

(1) Ed. Casterman. Collection de poche « Via ». N° 15, 1971, 169 p. Prix : 10 F.

général, à notre époque, aux mentalités les plus rétrogrades et passésistes ? sur la plus libérale, qui est en général celle de la classe intellectuellement avancée, mais pas forcément de la majorité numérique ? ou sur une opinion « moyenne », assez mythique et artificielle ?

Les auteurs du livre esquivent quelque peu ce problème. Ils s'efforcent certes de rattacher l'attitude française actuelle vis-à-vis du sexe à ses racines historiques : l'héritage chrétien du Moyen Age, l'héritage napoléonien et bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle (en négligeant trop, à mon sens, l'héritage libéral et rationaliste du XVIII<sup>e</sup>). L'évolution des structures familiales, liée aux mutations de l'économie, la « régression de la suprématie masculine » depuis le début de notre siècle, elle aussi liée à des causes économiques mais aussi culturelles (l'apport du freudisme est passé sous silence) sont analysées en quelques pages denses. De même, à propos de chacun des grands chapitres du livre (mariage et divorce, contraception et avortement, répression sexuelle, violence et criminalité sexuelles, censure et outrage aux mœurs), l'évolution historique est retracée, rappelant opportunément que, sur aucun de ces points ou presque, il n'y a eu similitude d'opinion et de législation à travers les continents et les époques. Mais je n'ai pas su trouver, dans ce petit livre par ailleurs si riche en aperçus stimulants, un développement sur le caractère fondamentalement ambigu de ce qu'on appelle l'« opinion publique » en matière de sexualité.

Sur l'homosexualité — sujet qui nous intéresse particulièrement en Arcadie — les auteurs ont une phrase intéressante (p. 108) : « La répression ou la non-répression de l'homosexualité... a une valeur hautement significative des attitudes générales d'une société envers la sexualité. » En effet, si une société ne se préoccupe que d'assurer la stabilité et la sécurité de la famille, elle doit, en bonne logique, se montrer indifférente à l'homosexualité, qui n'aboutit pas à la procréation. S'il en va autrement, c'est la preuve que cette société est mue, dans le domaine sexuel, par des motivations irrationnelles, religieuses ou autres, puissamment révélatrices de sa nature profonde.

Les auteurs rappellent que l'homosexualité a suscité, dans l'histoire, des attitudes absolument contradictoires, qui vont de l'extrême valorisation à la condamnation la plus sanglante : Athènes dans le premier cas, le Moyen Age dans le second. A l'heure actuelle, toute législation ouvertement répressive serait « paradoxale », en contradiction avec l'évolution générale vers la liberté des comportements individuels. Bien que les structures actuelles de la famille (avec l'égalisation relative des sexes) soient, en principe, moins favorables à l'extension de l'homosexualité, « la diversité des attitudes rend éminemment probable le renouvellement de constellations familiales favorisant l'homosexualité » (p. 112).

A part la loi discriminatoire datant de Vichy contre les relations homosexuelles avec les mineurs de vingt et un ans, la législation française, on le sait, ignore l'homosexualité, et par là même l'auto-

rise. Cependant, les auteurs du livre notent avec juste raison que « paradoxalement... l'homosexualité est l'objet d'une réprobation vive dans la majorité des couches sociales. Cette réprobation ne revêt pas une forme officielle, mais se manifeste plus gravement par le blâme, et surtout par l'ironie. L'homosexuel, homme ou femme, est effectivement l'objet d'une agression spontanée qui tend à lui donner des sentiments d'exclusion... Pour beaucoup, ce conflit qui aurait pu, dans une autre société, trouver une réponse, devient le centre des inquiétudes et des anxiétés » (p. 113).

Excellente analyse, comme on voit, et qui aboutit à cette conclusion évidente : « Dans cette situation, on peut prévoir que toute répression directe aurait pour effet d'accroître les tourments et les difficultés d'adaptation. » On peut seulement s'étonner que les auteurs aient manqué cette occasion, particulièrement frappante, de mettre l'accent sur l'écart qui sépare l'« opinion publique » de la loi, et sur le danger qu'il y aurait à vouloir, comme certains le rêvent, aligner forcément la seconde sur la première.

Bien d'autres passages du livre sont d'intérêt pour nous : en particulier ceux qui sont consacrés à l'« outrage aux mœurs » et à la notion de décence (pp. 146-155), ou encore le développement sur l'outrage public à la pudeur (pp. 103-108), pleins, l'un et l'autre, d'exemples de jurisprudence fort instructifs.

Les passages les plus éloquents peut-être (et qui, même, dépassent le cadre fixé par le titre du livre) concernent la censure, les interdictions de livres à l'affichage et à la publicité, toute cette législation hypocrite, sournoise et arbitraire qui est la honte de la France actuelle et la singularise tristement parmi les démocraties occidentales. On sait à quel point ce problème est fondamental pour la liberté de pensée, et combien il doit mobiliser tous ceux pour qui cette liberté est une condition nécessaire de la vie.

Tout l'ouvrage, au reste, est écrit dans une optique éminemment libérale et raisonnable, aux antipodes des argumentations puériles et des affirmations hystériques qui caractérisent trop souvent les réquisitoires des puritains du genre Royer aussi bien que ceux des exhibitionnistes du genre Tout. La conclusion place au centre des données actuelles « l'accroissement de la liberté individuelle dans la vie amoureuse » et en tire les conséquences : une législation purement répressive en matière de sexualité serait en contradiction absolue avec les réalités psychologiques et sociales d'aujourd'hui. Mais « l'exercice des libertés » doit être, dans l'intérêt même de chacun, protégé contre leur « mauvais usage » — autrement dit, contre les risques d'atteinte à la liberté d'autrui, y compris celle des tiers. Que tout cela soit « complexe et plein d'aspects opposés », qui songerait à le nier ? que la tâche du législateur soit difficilement simplifiable, pas davantage. Pour que les nécessaires et désirables « libertés nouvelles » puissent s'épanouir, il faut chez chacun « une nouvelle prise de conscience », en un mot « une transformation fondamentale des personnes » dans le cadre et sous le couvert de la loi.

C'est ce qu'Arcadie, pour sa part modeste, s'efforce de faire depuis bientôt vingt ans. On comprend pourquoi nous accueillons avec autant de sympathie et d'estime cet excellent petit livre, qui vise au même but.

Ajoutons qu'il est écrit avec un souci marqué de clarté, en un vocabulaire simple et accessible à tous, et que son prix est particulièrement modeste. Tout Arcadien, toute Arcadienne, se doit absolument de le lire et de le méditer.

MARC DANIEL.

---

---

## CLAIRE OU LA FORÊT NOIRE

de SALAMANDRA (1).

J'avais déjà demandé ici même (on me pardonnera de me citer) (2) :  
• Pourquoi faut-il que les meilleurs récits relatifs à l'homophilie masculine soient écrits par des femmes ? (...) C'est une question encore à débattre. •

Eh bien soit, à propos de Claire ou la Forêt noire, le débat est relancé. Constatons d'abord que l'auteur fait un effort critique intéressant (3). Lisant une revue américaine, l'héroïne y trouve la confirmation de ce qu'elle pressent concernant l'homophilie (4). Elle apprend enfin le reste par la bouche d'un jeune homme intelligent et lucide (5) ; toutes ses inquiétudes sont l'occasion d'une tentative d'explication de l'âme des garçons.

C'est d'une aventure singulière au premier abord qu'il s'agit. Singulière mais peut-être plus courante qu'on ne se l'imagine : une femme encore jeune, libre, sensible, indépendante à tous points de vue, s'éprend d'un jeune et beau slave, Jan : amour-passion, amour-fureur,

---

(1) 220 p. (13,5 cm × 18 cm), *La Pensée Universelle*, 3<sup>e</sup> trimestre 1971. Prix : 21 F.

(2) *Arcadie*, n° 178, octobre 1968, pp. 412-413.

(3) pp. 96-98.

(4) pp. 131 et suiv.

(5) pp. 158 et suiv.

amour-torrent... jusqu'au jour où Claire comprend que son amant est un homosexuel qui essaie de fuir les garçons. La suite ? On la peut deviner ; mais à l'opposé d'un roman « classique » qui fermerait toutes les issues, sauf une, et concluerait à l'irréductibilité des genres, celui-ci relance les personnages dans plusieurs essais pour tout sauver : l'amour — les amours —, les sens, l'amitié ; et de Forêt Noire en Suisse, d'appartement parisien en boîtes de nuit, des amis, des comparses, des utilités s'agitent ou font s'enliser les protagonistes. C'est dire qu'entre quelques descriptions sobres, de nombreux moments de l'intrigue s'ajoutent, en temps forts, à d'innombrables à-coups du récit. L'Introspection de Claire, son désir de comprendre, ou son aveuglement — d'abord involontaire —, les tentatives pour tout éclairer ou tout brouiller de Jan, font rebondir constamment l'intérêt.

Car on ne s'ennuie pas à la lecture ; on s'attache, mais il arrive aussi qu'on s'agace. On aimerait en effet trouver des personnages moins falots que certains « faire-valoir » ; on aimerait aussi chez les héros qu'ils sachent ce qu'ils veulent. Las ! précisément, personne ici ne le sait. Bien sûr, puisque l'auteur me l'a affirmé, chaque modèle a agi ainsi, dans l'irrésolution comme dans le ridicule (une pièce d'un service à café ayant été cassée autrefois, deux garçons, lors de leur séparation, se disputent une tasse et une soucoupe ; ils en garderont longtemps du ressentiment). L'histoire réelle a sans doute été plus romanesque encore que le roman.

Mais précisément, n'est-ce point du défaut d'avoir voulu dire trop de choses que souffre quelque peu ce récit ? L'équilibre est délicat, et fragile, entre la densité et l'ambigu. Il n'est pas sûr que ce livre le réussisse toujours. On doit néanmoins souhaiter que des foisonnements d'un premier roman généreux germent les rigueurs d'une écriture plus souple, non fragmentée en abusifs alinéas, et la contrainte d'une pensée moins dispersée au service d'un sujet mieux circonscrit. Cette première œuvre se doit d'être une promesse.

PIERRE NOUVEAU.

---

*Remarques :*

1° On ne peut malheureusement pas passer sous silence les *innombrables* fautes de typographie, qui déshonorent chaque page imprimée : passons sur l'amusant « maître-queue » de l'office (p. 86) ; mais le subjonctif a dû autrefois donner des cauchemars au prote, pour être aujourd'hui transformé systématiquement en passé simple de l'indicatif ; et faire dire qu' « on se reléguait à la cuisine pour aider » dénature la phrase ! (p. 93). Hélas, il n'est point de page sans coquille majuscule dans cette 1<sup>re</sup> édition.

2° L'auteur connaissant les homophiles et les décrivant avec tendresse — ce qui n'exclut pas la sévérité — devrait s'interdire des expressions comme « penchants anormaux » ou « milieu anormal ». Chacun lui en saurait gré.

P. N.

**LES GARÇONS DE LA BANDE**  
**(BOYS IN THE BAND)**

*film américain de WILLIAM FRIEDKIN.*

C'est une adaptation de la comédie dont notre ami du Dognon a eu l'occasion de vous entretenir il y a quelques mois.

La pièce remontait à plusieurs années, le film a dû être produit vers 1969, et cela se sent, il date un peu.

Il est réalisé avec soin et intelligence mais on peut lui faire les critiques habituelles en matière de théâtre filmé.

De plus il n'est pas exempt de longueurs, le jeu du téléphone assez acceptable à la scène paraît interminable à l'écran.

Ces réserves faites, il convient de louer la conduite d'acteurs, la parfaite adéquation du type physique de chaque interprète au rôle qu'il incarne.

Les Américains sont passés maîtres à ce jeu. On connaît le thème : une bande de copains se réunit à l'occasion de l'anniversaire de l'un d'entre eux, juif, riche, drogué, etc...

Tombe à l'improviste au milieu de cette petite fête de famille, un ancien camarade de faculté de l'hôte, Michaël, étranger au milieu homophile.

Ce catalyseur provoquera une réaction en chaîne — il y aura bagarre, crises de nerfs, explications en tous genres, voire règlements de comptes entre les protagonistes. On n'est jamais très loin de Bernstein.

L'auteur s'est efforcé de dresser un catalogue de divers types d'homosexuels.

Définit ainsi dans son collimateur :

Le noir culpabilisé par un amour de jeunesse pour un jeune blanc, fils des patrons de sa mère.

Une archifolle, frustrée d'une inclination pour un « grand » de son collège.

Un bisexuel épris très sincèrement d'un garçon qui partage ses sentiments mais refuse d'aliéner son indépendance. C'est peut-être la séquence la meilleure. Elle a le mérite de mettre en lumière les

méfais de la jalousie et les pièges d'une vocation tardive, mais aussi une forme d'amour véritable.

Un intellectuel qui se contraint à frotter des parquets, sans doute par masochisme.

Celui dont on fête l'anniversaire, Harold, qui s'accepte, s'étale, caricatural par défi, assez monstrueusement narcissique, mais hanté par la peur de vieillir.

Michaël enfin, l'acteur, celui qui a réuni tout ce petit monde, un catholique en proie à tous les remords que cette discipline religieuse risque d'engendrer et qui fait montre dans sa quête d'une vérité toujours très contestable, d'une agressivité lassante.

Quant à l'ami de jeunesse qui traverse une crise conjugale, et que cette soirée rapprochera de sa femme, c'est le personnage le plus flou, le caractère le moins bien dessiné de tout le lot.

J'allais oublier — last not the least — le bel objet prolo, genre sportif de charme, que la grande folle a apporté à Harold en cadeau d'anniversaire, type de belle bête aussi niaise que sa braguette est attirante, ce qui n'est pas peu dire.

Ne mouillez pas, mesdames, dirons-nous, en pastichant Guitry !

Ce gigolo sans complexités répond dans le dialogue à l'aimable dénomination de « Sex », ce qui est — n'est-ce pas — tout un programme.

En résumé une pièce honorablement filmée et jouée — à déconseiller formellement à tous ceux qu'exaspèrent les tics du monde des tantes.

SINCLAIR.

---

---

## **RENDEZ-VOUS A BRAY**

*film d'ANDRÉ DELVAUX.*

Ce film, comme certains textes ésotériques, peut être lu de diverses façons.

Dans ma grande innocence je n'y avais rien vu qu'une grande amitié — nullement particulière — entre deux jeunes gens qu'unissait entre autres goûts, une passion commune pour la musique.

Mais de bons esprits — et il n'en manque pas en Arcadie — m'ont fait toucher du doigt mes insuffisances.

L'intérêt, l'affection, l'attachement que montre l'ainé pour le cadet ne seraient pas désincarnés.

L'anecdote est simple — Un jeune luxembourgeois fait « grincer la commode » suivant une savoureuse expression populaire dans un cinéma avant la guerre de 14.

Son talent de pianiste est remarqué par un grand bourgeois, féru de musique, compositeur lui-même et exécutant.

Ainsi se nouent les rapports entre Mathieu Carrère et Roger Van Hool.

L'un facilite à l'autre l'accès à un monde où la musique est reine.

Le concert est interrompu par la guerre : le Français est mobilisé dans l'aviation, le Luxembourgeois reste à Paris.

Tous ces souvenirs — assez proustiens, de l'heureux temps d'avant 14 — sont évoqués par Mathieu Carrère dans le train qui l'emmène au rendez-vous fixé, non loin du front, par son ami.

On y revoit comment le plus jeune, le plus pauvre, le plus ombrageux des deux garçons regimbe lorsque son mentor veut le contraindre.

Il repousse aussi bien certains avantages matériels que la jeune amie — Bulle Ogier — qui lui est offerte.

Au rendez-vous de Bray ce n'est pas son ami qu'il retrouvera mais dans une mystérieuse maison isolée, la non moins mystérieuse Ana Karina.

Ici l'esseulement, le lointain bruissement de la bataille, une atmosphère feutrée le prendront au piège. Il sautera le pas et perdra peut-être enfin une virginité encombrante.

Tout est suggéré et rien n'est dit.

Delvaux est le maître de l'ambiguïté.

Au spectateur de rêver.

De rêver à la signification de ce rendez-vous manqué — peut-être volontairement — à l'amitié des deux protagonistes, à ce qu'elle a été, à ce qu'elle aurait pu devenir...

Faut-il découvrir dans ce film une démonstration moins inhumaine que dans l'histoire d'O : une façon de faire l'amour entre garçons par femme interposée ? Je ne sais, ce procédé m'étant, je le confesse, fort étranger.

A mon tour de laisser aux Arcadiens le souci d'épiloguer sur une narration cinématographique qui atteint un point de perfection rarement égalé.

SINCLAIR.

## TÉLÉVISION

L'événement s'est produit le vendredi 4 février.

Un jour à marquer d'une pierre rose !

Si vous n'étiez pas devant votre petit écran, ce soir-là, vers 23 h 15, en train de regarder et d'écouter Raymond Abellio (1) dans l'émission d'Eric Ollivier, « En toutes lettres », sur la deuxième chaîne, vous serez mis au palm sec.

A l'écoute des nouvelles de France, je m'y trouvais pour vous. Je m'apprêtais à tourner le bouton pour me glisser dans les bras de Morphée quand je fis un bond d'environ cinq mètres et poussai soudain mon barrissement de victoire.

Raymond Abellio venait de parler de l'homosexualité avec une clairovoyance et une objectivité auxquelles les littérateurs et les érudits ne nous ont pas habitués jusqu'ici. Il nous avait expliqué comment l'art, surtout depuis Proust (qui n'avait d'ailleurs pas eu la prescience de ce phénomène), est devenu d'inspiration homosexuelle. Je dis bien l'Art avec un grand A et non pas seulement la littérature. Dans la mesure où « la Nature copie l'Art », Oscar Wilde dit, c'est notre civilisation tout entière, c'est tout notre monde actuel, ce monde si souvent qualifié de décadent à cause de ses mœurs, de la virilisation de la femme et de la féminisation de l'homme, qui sont eux aussi imprégnés, qui baignent dans une atmosphère d'essence homosexuelle.

Cela n'était déjà pas rien.

Mais écoutez la suite. Je vais m'efforcer de vous en résumer la quintessence sans en trahir l'esprit sinon la lettre :

Parlant de ses recherches sur le structuralisme, poursuivies de concert avec un autre érudit, et de ses rapports avec le tantrisme et le vieux Yin-Yang chinois, l'interviewé en vient aux chromosomes. Chacun sait qu'ils différencient les sexes selon les deux groupes XX ou XY et seulement ces deux groupes. Autrement dit, jusqu'à présent du moins, on croyait ne pouvoir être qu'HOMME ou FEMME.

Or, et voilà bien l'extraordinaire ! Raymond Abellio nous a appris qu'on venait de vérifier par la méthode expérimentale (il ne s'agit donc plus de déduction ou d'hypothèse d'école) qu'il y a, en réalité, non pas deux mais quatre combinaisons chromosomiques possibles, les deux autres conditionnant les homosexuels hommes et femmes (2).

Cela revient à dire qu'il y a quatre sexes et non pas deux. En tout cas, cela prouve que notre comportement homo-sexuel est aussi « normal », aussi « naturel » que le comportement hétéro-sexuel.

Belle affaire direz-vous, nous le savions déjà ! Nous, oui. Les hétérosexuels, non. Du moins n'ont-ils jamais voulu l'admettre ni même

---

(1) Raymond Abellio : « Ma dernière mémoire » (Gallimard).

en entendre parler. Si nous sommes désormais cautionnés par la science, tout peut, tout doit changer dans ce monde soumis depuis qu'il existe à la majorité hétérosexuelle, dans ce monde où, bon gré mal gré, il nous faut vivre. C'est inéluctable !

Si une telle découverte est confirmée, les conséquences en sont incalculables et l'on n'a pas fini d'en entendre parler. Notamment en Arcadie !

JEAN-PIERRE MAURICE.

---

(2) En fait, il y aurait beaucoup plus de 2 ou même 4 combinaisons possibles. Abellio propose 64 comme chiffre-limite, si ma mémoire est bonne. Bien entendu, ce chiffre n'est pas arbitraire. Mais il ne s'agit, pour l'instant, que d'une supposition non vérifiée et Raymond Abellio n'a pas qualité pour la vérifier scientifiquement alors que le chiffre de 4 l'aurait été, selon ses dires.

---

---

## L'HOMOSEXUALITÉ

### A LA TÉLÉVISION ALLEMANDE

La deuxième chaîne de la télévision allemande a consacré deux émissions à l'homosexualité. La première, avec le titre *Et si votre fils était comme ça*, a montré le 14 janvier dernier une série d'images prises dans des bars et dans des saunas sur les thèmes « comment ils se rencontrent ; comment ils se cachent ; comment ils vivent en ménage ». Des interviews effectuées au hasard dans les rues (« que pensez-vous des homosexuels » ?) ont permis de compter 55 % de personnes « contre » et 45 % d'indifférents ou de tolérants. La première émission s'achevait par la confession d'une mère d'homosexuel : « J'aurais aimé que mon fils se marie et me donne des petits enfants mais l'essentiel est que lui soit heureux. »

La deuxième émission qui a été diffusée le 27 janvier 1972 par Radio Cologne a fait la part plus grande aux psychologues et aux sociologues : ceux-ci ont expliqué comment se comporte la société vis-à-vis des homosexuels depuis l'abolition de l'article 175, article qui réprimait, encore récemment, l'homosexualité même en privé, et même entre majeurs. D'où le titre de cette émission *L'article 175*.

Il est probable qu'un sujet comparable ne sera pas traité de sitôt sur les écrans de notre télévision !

A. C.

JEAN DEMELIER

**LE RÊVE DE JOB**

« *Un récit halluciné, féroce,  
ne reculant devant aucun excès* »

N.R.F. — 32 F

---

---

YVES NAVARRE

**LADY BLACK**

« *UN HOMOSEXUEL SCANDALEUX ?* »

Ed. Flammarion — 370 p. — 26 F

---

---

DANIEL GUERIN

**AUTOBIOGRAPHIE DE JEUNESSE**

... *D'UNE DISSIDENCE SEXUELLE AU SOCIALISME...*

Refonte de *Un jeune homme excentrique*  
augmenté des passages jadis autocensurés

Ed. P. Belfond — 24 F

---

---

**RELIURE**

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

*Préciser l'année désirée (1971 ou 1972)*

## KIOSQUE

14, boulevard de la Madeleine, PARIS

Ouvert jour et nuit — non stop —

(= Arcadie > y est en vente)

Meilleur accueil réservé aux Arcadiens

---

---

### POUR VOS PROBLEMES

- d'EPARGNE,
- d'ASSURANCE VIE,
- de retraite.

### POUR VOTRE ASSURANCE

- incendie, vol,
- automobile,
- accidents,
- chasse,
- sports d'hiver, etc...

UN ARCADIEN EST A VOTRE SERVICE :

### **BERNARD GILLES**

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique  
dans toute la région parisienne)

---

---

## L'ESCALE BLANCHE

HOTEL - RESTAURANT

*Calme — Confort — Ambiance — Chalet*

ÉTÉ — HIVER

LES CARROZ (74) — Tél. : 10 ARACHES

ACCUEIL SYMPATHIQUE AUX ARCADIENS

## HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99  
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

## HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

## HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13

*dirigé par un Arcadien*

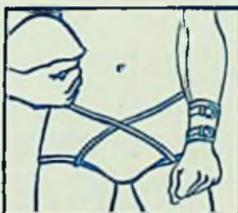
---

---

Amis d'ARCADIE, chez

# BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°  
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)  
*Vous trouverez un accueil sympathique*

Toutes les nouveautés  
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

---

---

## RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

*Renseignements gratuits aux Arcadiens*

Sur rendez-vous : 624-91-68